

II-1 LUCIDE?

La vie commence à quarante ans.

Aphorisme pédagogique du Dr Jean-Paul Moreau

Et au plus élevé trône du monde, si ne sommes assis que sus notre cul.

Montaigne, Essais , III, 13.

«*Les cons!*»

Edouard Daladier, Président du Conseil, de retour de Munich (1939)

Est-ce ainsi que les hommes vivent

Et leurs baisers au loin les suivent?

Louis Aragon,

Soyons lucides: il faut vivre et lutter pour vivre toutes les nanosecondes allouées par une autorité suprême non identifiée régissant notre code génétique et bien d'autres inconnues.

L'instinct vital est notre moteur, sollicité en permanence pour survivre à un état basal perpétuellement en péril et remis à jour et à l'heure, en fait au carré de la vitesse de la lumière; le mystère de la vie courante et de ses aléas est son essence; la lucidité est son accélérateur et son frein à la fois, devant des avatars qui rendent le passé, le présent et le futur de l'existence intéressants ou ennuyeux, simples ou compliqués, constructifs ou

destructeurs, spectaculaires ou banalement routiniers. Dès lors qu'il y a vie, il y a recherche, consciente ou éperdue, mais permanente et continue, de moyens physico-chimiques, naturels depuis toujours, artificiels de moins en moins rarement¹⁴⁶, pour assurer une survie constamment menacée par des attaques déstabilisatrices d'un équilibre qui résulte d'une bonne congruence entre un état de veille ou de vigilance fonctionnant, à l'insu de notre plein-gré, dans nos arrières-cuisines biologiques, et d'une prise en charge directe des alertes; cette dernière exige une appréciation lucide des possibilités de faire face à l'imprévu comme à l'imprévisible, formes cliniques du connu et de l'inconnu.

La lucidité du système conscient d'être est systématisable grâce à la culture et l'éducation qui poussent à chercher et à trouver; celle du système de l'inconscience relève d'une anticipation sur la biologie de l'infiniment petit ; ce dernier est encore et pour très longtemps inaccessible à nos instruments sinon à nos facultés intellectuelles; il faut en effet le confronter à l'infiniment grand du cosmos qui nous soumet à ses lois encore ésotériques. Ce sera la saga du troisième millénaire sinon déjà de son premier siècle.

DE MA MÉMOIRE FŒTALE (JUIN 1937- 27 AVRIL 1938)

J'ai la joie ou le regret de devoir écrire aujourd'hui que je n'ai gardé aucun souvenir conscient de la copulation du chromosome Y paternel avec l'X de ma mère aboutissant, en une fraction infinitésimale de temps embryonnaire, au stade de morula du bientôt futur Jean François Marie Antoine Moreau.

J'ignore qui m'a donné l'ordre de me jeter à l'eau, dans le liquide amniotique opaque qui sera ma Mer Noire à moi pendant neuf mois. Je suis lucide en jetant un regard dans la translucidité de mon ignorance: c'est

un Dieu protéiforme qui en est l'ordonnateur sidéral, postulat incontesté quoique ectoplasmique dans ma dialectique métaphysique propre. Pourquoi cette immersion obligatoire dans l'eau salée isotonique au plasma sanguin pendant trois trimestres bien répertoriés? Je l'ignore toujours aujourd'hui, mais c'est une loi constitutionnelle de l'humanité. Je n'ai pas le souvenir d'avoir demandé à vivre; j'ai reçu l'ordre génétique d'exister et de ne pas mourir avant l'heure H du jour J de l'an N qui échappe à ma maîtrise; depuis cette conception, je suis dans le bain de la vie et de ma survie.

Ma mère ? Je sais par la tradition orale familiale que j'ai grandi, embryon puis fœtus, dans le ventre d'une femme de vingt-neuf ans, belle, mince, élégante, souple, musclée, aimante et aimée, dans l'attente hyperactive d'un premier enfant conçu sans aucun artifice, désiré, espéré, attendu et bienvenu. Je n'ai nul souvenir conscient de mon périple piscicole intra-utérin de neuf mois dans une ambiance extérieure campagnarde, seulement troublée par les bruits annonciateurs de la deuxième guerre mondiale imminente¹⁴⁷, recueillis sur les ondes moyennes de Radio Rennes-Bretagne et sans doute perceptibles *in utero, ma chi lo sà?*

Mon père ? Le sage-homme¹⁴⁸ ! Je fus éjecté, dès après l'eau du bain, à travers un entonnoir périnéal fermement dilaté à grande paume que je laissai élégamment intact de par ma complexion gracile et le soutien affectueusement puissant de la main périnéale de l'accoucheur habile qui est aussi le mari amoureux, l'amant fougueux, le père anxieux et le pédiatre néo-natal réputé. Je ne suis pas né coiffé; le placenta sortit plus tard. Mon capital de chance - de baraka - s'en trouve-t-il obéré? Vaste question à laquelle je serais tenté de répondre non, au milieu de ma soixante-huitième année d'une vie considérée comme globalement plus riche en succès qu'en échecs, eu égard aux standards établis de ma génération.

**Marie-Magdeleine, née Chabiron
et Jean-Paul Moreau
Metz - 1950**



Clap de fin de l'ère hydrique que je ne retrouverai avec plaisir que dans quelques rares baignades que j'aurais voulues interminables, dans les eaux transparentes, chaudes et salées d'une crique rocheuse de la Côte Adriatique monténégrine encore inviolée en juin 1964. Clap de début de l'ère de l'air pulmonaire pour une vie terrestre dont le chèque en blanc reste à encaisser à une date indéterminée, nécessairement au-delà de l'an 2000 qu'il ne fut jamais question que je ne franchisse pas vivant et conscient, donc lucide.



MA GUERRE DE L’AIR AURA BIEN LIEU

Je gueule en cette nuit du 27 avril 1938, pour me débarrasser de la cyanose qui colore ma peau en bleu marine avec une grande goulée d’air haut-breton pur, humide et frais et j’engueule déjà le père, la mère et le saint-esprit qui sourient devant leur première merveille apparemment bien constituée, mais furieuse de devoir affronter la dure condition de l’homme du XXe siècle.

«*Tu ne manques pas d’air, toi!*», me dira-t-on souvent, tout au long de ma vie et, sans nul doute, ce n’est pas fini. Timide et culotté, aventureux et casanier, garnement angélique et diablement pervers dès ma prime enfance, je suis bien paré pour emmerder mon monde que je fixe intensément à travers mes yeux verts pour l’absorber dans sa globalité, toutes antennes et cellules grises ouvertes.

Si je respire mal aujourd’hui, la faute initiale n’est pas dans le tabagisme forcené — héritage paternel¹⁴⁹, car ma mère n’a jamais fumé, faute d’avoir aimé ça — qui m’a accompagné pendant quatre pleines décennies jusqu’au début de ma cinquantaine. Elle en revient au raid Paris-Tunis-Lomé de l’hiver 1983, effectué en convoi de Mercedes 4x4 turbo diesel, générant des nuées continues de poussières de sable surinfectées ; elles sont à l’origine d’une légère silicose et de dilatations bronchiques séquellaires d’un foyer pneumonique. Si je ne me porte plus bien aujourd’hui que respirant l’air pur de Briançon, c’est que celui du quatorzième arrondissement de Paris est infesté de miasmes allergisants, expirés en continu par mon moulin à vent à moi : la cheminée fumante de l’usine d’incinération d’Issy-les-Moulineaux, placée dans l’axe des vents dominants du sud-ouest atlantique qu’accélère l’effet Venturi sur la place piétonnière de la gare Montparnasse. Le quinzième arrondissement, pareillement enfumé lui aussi, ne filtre rien: je le sais, j’ai dirigé le service de radiologie de Boucicaut pendant quatre ans et développé alors sinuso-

rhino-pharyngites sur rhino-laryngo-bronchites dont j'avais été préservé auparavant. J'ai déjà informé le député-maire André Santini des effets délétères provenant de la circonscription qu'il administre avec un talent entrepreneurial qui mérite toute mon admiration et mon respect les plus sincères.



Je commence à en prévenir mon Conseil de Quartier¹⁵⁰, prudemment car je suis assez lucide pour éviter de déclencher le clash incontrôlable d'une guerre de l'air, embrasant le ciel de la Rive gauche de la Seine. Issy versus Ivry, une nouvelle version, *grave* comme on dit aujourd'hui, du conflit furieux qui opposa jadis Ambert et Issoire pour une sombre histoire de copinage et de bottes d'oignon? Selon la théorie des catastrophes de Thoms, médaille Fields nationale, l'affaire peut parfaitement mal tourner, tant la solution politique est difficile à trouver depuis que la ville de Paris a perdu le contrôle administratif direct de sa banlieue immédiatement proche. Le saucissonnage de l'Ile-de-France

relève du vieil axiome de la division partisane au service du règne technocratique des nouveaux Napoléon III sublimés par la constitution démocratique électorale au suffrage universel de la Ve République. Si la majorité de droite considère que c'est une usine de gauche et le Parlement de la région l'inverse, notre problème n'est pas prêt d'être réglé et les dépenses de santé induites par la pathologie broncho-pulmonaire des Franciliens pas prêtes d'être portées au crédit positif de la lutte pour la saine gestion économique du patrimoine industriel et humain des administrés!

Soyons lucides, nous nous empoisonnons avec des airs de ne rien comprendre à la pollution atmosphérique qui, jusqu'à présent, n'a jamais empêché la masse de l'humanité de vivre - et non pas encore ou déjà survivre - plutôt confortablement, sauf à évoquer les tranchées de Verdun saturées de gaz moutarde, le coup de grisou dans les mines de charbon du Nord¹⁵¹ ou la station sarinée du métro de Tokyo. Mon premier voyage en avion m'a conduit au Hoggar¹⁵² en 1966; le ciel de Paris était bleu Ile-de-France vu d'Orly. J'ai découvert l'horreur du smog dans la Californie de 1979, aberration connue depuis longtemps comme résultant des conflits entre l'air humide venant d'Alaska et la chaleur des déserts tropicaux juxta-côtiers; les fumées de pétrole mal raffiné en suspension dans l'air ensablé remplace, là, la poussière de charbon du smog londonien en voie d'extinction totale; le petit trimoteur turbo-propulsé de la défunte Golden West Airlines, sautant d'un aéroport à l'autre entre L.A. et San Diego, volait au soleil couchant dans une couche épaisse d'air coloré dans les gammes dégradées du violet le plus sombre à l'orange le plus technicolorisé.

Un dimanche après-midi de novembre 1980, je me mis à faire le ménage à fond de mon studio sis via Alicante, à La Jolla, San Diego. Pris d'une impulsion soudaine, je décidai de nettoyer les baies vitrées en verre fumé qui donnaient sur le balcon, face à Gilman Drive. A mon très grand effarement, un pur goudron noircit mon doux chiffon blanc imbibé d'un

produit Johnson & Johnson spécialisé, que je promenais d'un ample arc-de-cercle de ma main droite au bout d'un bras étendu à son maximum. Quand je pensais que j'arriverais au bout de cette opération de salubrité en deux temps et trois mouvements identiques, il me fallut une bonne heure et plusieurs autres pièces de linge moins précieux pour l'achever. Je regardai ensuite d'un autre œil les pots d'échappements des véhicules motorisés qui passaient par là vers le VA Hospital et Torrey Pines, en pensant à la couleur de mes alvéoles pulmonaires peut-être déjà dans le même état. Je ne suis pas accessible au syndrome somatique de l'étudiant en médecine. J'avais fait trop d'autopsies de malades décédés à l'hôpital pour ignorer que les poumons des Parisiens sont systématiquement noircis par l'antracose des fumées de charbon. Le pétrole n'est sans doute pas moins agressif.

Tout au long de mes périples croisant le continent nord-américain en tous sens dans la décennie 1980, les cieus des métropoles m'y apparurent similairement violacés¹⁵³, cependant que ceux du reste du monde gardaient une suavité terrestre transparente, bleu ciel, quoi! L'horreur se révéla pire dans le ciel de São Paulo (1985) et de Beijing (1995-96), entre autres mégaloilles visitées plus tard.

Montons aujourd'hui au sommet de la Tour Montparnasse : l'air de la capitale est aussi la victime du nivellement par le bleu-noir des valeurs industrielles et domestiques de la mondialisation naphlée. En ce début de l'année 2005, je ne sais pas encore pendant combien de temps je pourrai continuer à grimper à pied mes six étages comme les escaliers du métro, non plus qu'à limiter ma consommation de kleenex à un seul pack quotidien. À défaut de pouvoir m'établir à Briançon faute d'accord conjugal, nous avons vendu l'appartement des Arcs 1800 qui fut le berceau de la vocation de notre fils tourné vers la montagne et la mycologie. A regret, mais je ne peux plus m'agiter au dessus de quinze cents mètres d'altitude, faute quantitative d'oxygène. Nous avons acheté un rez-de-jardin, du côté du marché bio de la place Brancusi, pour me faire ma

propre photosynthèse chlorophyllienne, à l'ombre de mes palétuviers bonsaïsés... sans jamais avoir à faire appel à un ascenseur, quand je serai devenu handicapé physique, abonné à la petite voiture¹⁵⁴ .

Verrai-je de mon vivant le triomphe impérial des énergies naturelles non polluantes? Je le souhaite mais j'en doute, sauf à survivre centenaire, hypothèse que je ne privilégie pas volontiers¹⁵⁵ .

Dès lors, mon écologisme naturel, axé sur la prééminence de la forêt, lieu de refuge ultime depuis l'Antiquité, se réjouit de la place occupée par l'énergie nucléaire dans la production d'électricité. J'ai vécu l'époque de l'électrification forcenée des campagnes, livrant bougeoirs et lampes-pigeon de mon enfance à la brocante et délivrant les habitants des lieux reculés des angoisses crépusculaires et du delirium tremens; je n'ai nul désir de voir ressusciter l'horreur du noir et sa funeste magie. Bien sûr, j'ai vibré à la vue des grands barrages alpins¹⁵⁶ de l'après-guerre et à la construction hautement controversée et interminable de l'usine marémotrice de la Rance.

Je suis constamment étonné de voir les Français s'insurger contre l'omnipotence du lobby du nucléaire. J'ai rencontré plusieurs biophysiciens éminents, reconnus pour leur science et leur conscience, Thérèse Planiol et Maurice Tubiana par exemple, médecins militants éclairés et hautement responsables dans toutes les acceptations du terme de l'essor de cette source énergétique miraculeuse qui nous a sauvés du désastre des chocs pétroliers de la fin du siècle dernier. L'on oublie de fermement rappeler à nos concitoyens que la radioactivité naturelle, le radium et la radioactivité artificielle furent découverts en France par des savants français, Becquerel, les Curie et les Joliot-Curie, tous couronnés par des prix Nobel indiscutés, et immortalisés par l'attribution de leurs noms à des unités quantitatives d'irradiation internationalement consacrées. Comment pourrait-on croire à une irresponsabilité constitutionnelle de leurs successeurs en charge d'évaluer les nuisances

passées, présentes et à venir, alors que les dommages corporels et naturels sont connus et répertoriés, leurs préventions systématisées, évolutives et adaptables, leurs traitements de moins en moins souvent inefficaces?



«Eh bien! Monsieur Khrouchtchev, nous mourrons donc ensemble!»... Bien répondu! Grand Charles!

Mendès-France fut un acteur décisif pour le lancement du programme militaire de fission nucléaire et je l'ai constamment approuvé, puisqu'il faut prévenir la mort de la guerre pour avoir la vie dans la paix. Même hostile à de Gaulle comme à Mitterrand en général, je leur suis reconnaissant d'avoir maintenu le concept de dissuasion nucléaire nationale, comme le furent à notre égard JFK pendant la crise des missiles khrouchtcheviens de Cuba et Bush 1er pendant la guerre du Golfe.

J'ai passé mon service militaire au CEA, dans un centre de calcul de la force de frappe et constaté toutes les précautions prises pour protéger le personnel comme la nature. Il y eut certes des bavures au Hoggar, mais pas pires dans leurs conséquences que la rupture du barrage de Malpasset, la marée noire du Torrey Canyon ou l'explosion de l'usine Total AZF de Toulouse.

La France a su construire une industrie nucléaire civile suffisamment sûre pour que l'on n'y relève aucun accident aussi dramatique que ceux qui affectèrent Three Mile Island, au pays du libéral-capitalisme triomphant, ou Tchernobyl, dans celui du marxisme-léninisme au seuil de l'effondrement. Je me flatte d'avoir fait inscrire un symposium dédié aux conséquences de ce sinistre ukrainien du temps de la gorbimania, dès après son déclenchement, dans le programme d'ICR'89. On ne pouvait alors que redouter de gravissimes perturbations du système thyroïdien régulateur du métabolisme de l'iode, dans la mesure où l'iode radioactif pouvait se substituer à l'iode naturel et saturer pour très longtemps le parenchyme thyroïdien, avec les risques de cancers radio-induits et d'insuffisance hormonale sévère¹⁵⁷. L'échographie thyroïdienne prendra dès lors une place importante dans la surveillance régulière des Ukrainiens contaminés, des populations limitrophes, voire du côté de chez nous⁹⁰ d'une romanichelle, à savoir la naissance de quatre enfants, dans l'ordre deux garçons et deux filles. Génétique et neurosciences nous enseignent que le cerveau et la main interagissent entre eux au niveau de l'anatomie morphologique et fonctionnelle dès le stade embryonnaire des êtres humains. Reste à savoir comment.

J'ai passé plus de trente ans de ma vie dans les locaux du service de radiologie du Palais du Rein à l'hôpital Necker. Ce bâtiment gigantesque est une monstruosité immobilière conçue et réalisée par un architecte, paraît-il inspiré, à une époque où l'on ignorait tout ou presque de la sociologie hospitalière et des maladies nosocomiales à venir à la fin

du dernier millénaire... Mais aussi à une époque où s'y déroulèrent des événements médicaux et scientifiques qui firent faire des bonds colossaux à la médecine de soins comme à la recherche biologique, dont ma propre carrière a plus que largement bénéficié¹⁵⁸. Les locaux de la RADIO étaient neufs en 1968 et déjà insalubres par manque d'aération, coincés qu'ils étaient au rez-de-chaussée de la branche transversale joignant les deux ailes d'hospitalisation - l'architecte génial avait oublié qu'il fallait prévoir des issues de secours à l'amphithéâtre Hamburger; qu'à cela ne tienne, piquons les mètres carrés nécessaires sur la radio, amputée d'un bon tiers à cette seule fin ! J'ai reconstruit le service en 1989 pour en faire une référence en matière de fonctionnalité, mais je n'ai pu redresser les erreurs conceptuelles générales du bâtiment. Ce moyennant quoi, j'y ai respiré à plein temps et à plein poumons jusqu'au printemps dernier - moi, mais aussi le personnel en permanence et les malades occasionnellement - l'air le plus vicié que l'on puisse imaginer en milieu hospitalier.

Comment faire en sorte que, dans l'avenir, le bien-être de tous les humains qui fréquenteront cet hôpital soit préservé pour éviter les maladies du travail et les affections opportunistes véhiculés par les différents fluides, y compris l'air ambiant? Principalement par l'installation d'une source d'énergie puissante, inépuisable, économique et sûre, quelles que soient les quantités de kilowatts exigibles en temps de paix comme en temps de guerre, risques de pandémies inclus. Les calories coûtent déjà cher, mais rien à côté des frigories, et notre nouveau millénaire s'ouvre sur des perspectives plus torrides que polaire. Je ne vois pas d'autre solution que l'électricité nucléaire alimentant aussi bien les équipements techniques médicaux dévoreurs de courants, que ceux qui requièrent les maintiens respectifs de l'homéostasie corporelle, l'hygiène et l'écologie du milieu hospitalier incluant son environnement urbain ou rural. Je voudrais être sûr que la piste du surrégénérateur, fatale à Giscard en 1981, a été abandonnée par son successeur rose-bonbon au nom d'arguments scientifiques et humains indiscutables; je ne suis pas assez compétent en physique nucléaire pour avoir une opinion intrinsèquement personnelle. Dès ses origines, la radioactivité a été une discipline scientifique de gauche voire d'extrême-gauche, en France comme chez les

Soviets. Mon fils me le pardonnera-t-il? Les Verts dans ce domaine apportent davantage d'incohérence que d'assurances pour l'avenir de nos jeunes générations qui, légitimement, les soucie tant ¹⁵⁹ .

Interne en pneumologie chez André Meyer, à Boucicaut, en 1969, j'avais été longuement briefé par Maurice Brunel sur les effets désastreux de L'AMIANTE sur les poumons et surtout la plèvre, localisation élective des mésothéliomes, un cancer des séreuses de très mauvais pronostic, qu'une simple radiographie du thorax bien faite permet de diagnostiquer. Les Anglais l'avait dénoncé dès l'après-guerre. On ne sait/veut pas quantifier le nombre d'incendies que cette technique a permis de prévenir ou de limiter, mais on sait qu'il n'y a pas que les travailleurs des mines qui contractent L'ASBESTOSE. On défloque aujourd'hui, après la dénonciation du fléau à Jussieu: nul ne sait davantage les solutions qui s'imposeront à la société, pour que l'on ne la ruine pas, à défaut d'en assainir ses murs, Tour Montparnasse incluse. Les mineurs polonais qui travaillaient dans l'extraction de la penchblende développaient des cancers bien plus fréquemment qu'ailleurs, phénomène qui conduira les Curie à privilégier ce matériau pour la découverte de la radioactivité naturelle puis du radium, au prix de leur propre sécurité.

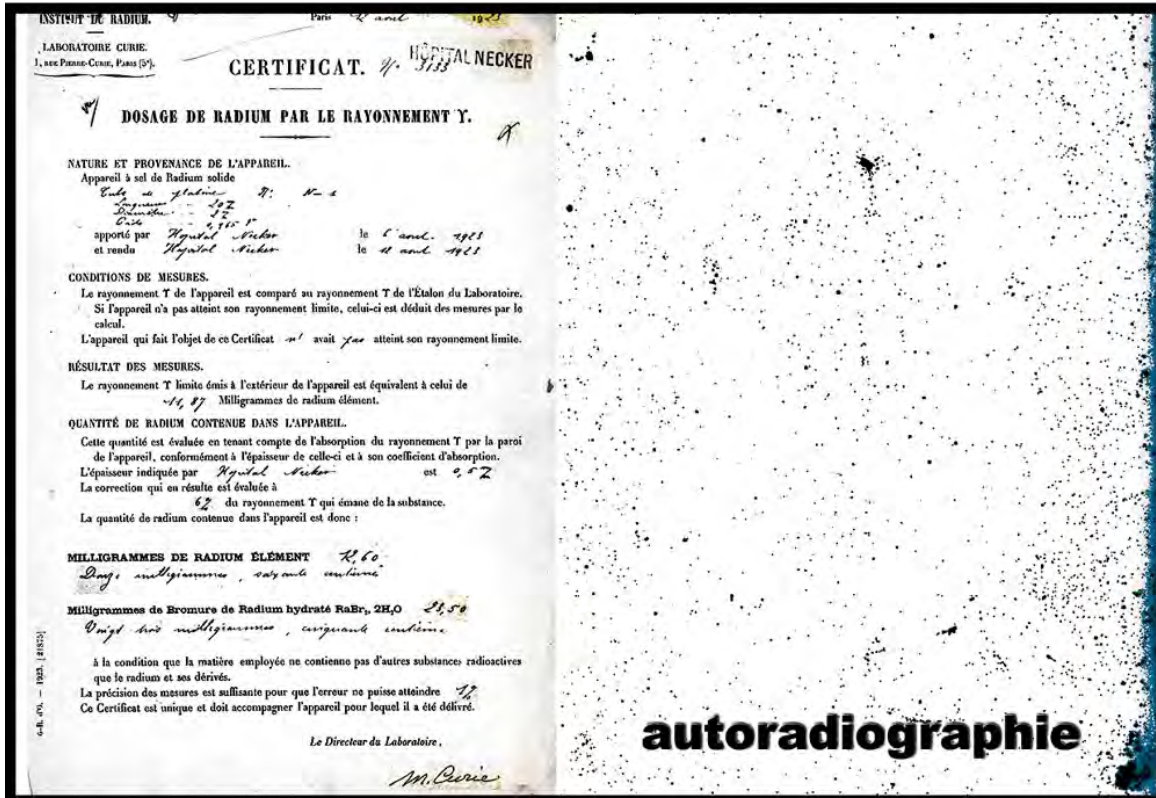
La médecine du travail impose des dépistages périodiques de maladies affectant les organes intrathoraciques, conquête datée du temps de la tuberculose d'abord, du cancer du poumon ensuite, maintenant des maladies immunodépressives. Ce progrès social, mal assimilé bien que l'inventeur des dispensaires fut le Français nobélisé Léon Bourgeois, devrait être réhabilité; trop nombreux sont ceux qui boycottent une telle surveillance, le plus souvent par insouciance ou ignorance, parfois par hostilité idéologique ou métapsychique envers l'irradiation, pourtant minime, par les rayons X des installations modernes de radio-prévention. De même que j'ai milité avec force pour que l'on admette que les accidents d'intolérance aux produits de contraste à base d'iode ne se traitaient plus de la même façon en 1990 qu'en 1929, il faudrait rappeler à

la population légitimement inquiète, parfois hystériquement, des conséquences des radiations ionisantes que la technologie des rayons X des années 2000 n'a plus rien à voir avec celle de Röntgen, quand il fallait souffler un tube de Crookes par prise de clichés, le sens des responsabilités des radiologues non plus. Ce n'est pas pour rien que leur toxicologie a été expérimentée bien involontairement sur eux-mêmes par les pionniers, ignorants, eux, des effets désastreux de l'ionisation des tissus vivants. Le génial Antoine Béclère, père de la radiologie médicale, décéda octogénaire mais avec une main gauche nécrosée par la radioscopie qu'il pratiqua à outrance.

Je possède un très émouvant document, rempli et signé de sa main à l'encre violette par Marie Curie elle-même, quand elle testait périodiquement la validité des sources de radium utilisées à Necker pour la technique de radiothérapie qui porte son nom. J'ai demandé à Nicole Laborie, ma surveillante générale, qui avait exhumé ce précieux trésor d'un fatras d'archives à jeter, de placer la feuille de papier sur un film dans une cassette pour qu'elle en tire une autoradiographie; le film développé révèle une constellation de taches opaques qui témoignent de l'incrustation de particules de radium hautement énergétique dans le document original. Le corps de Marie Curie, spécialement ses mains, était en lui-même une source de radium inaliénable, tant est longue sa demi-vie plus que séculaire. Notez notamment le gros pâté de taches noire dans le coin inférieur droit de l'autoradiographie : elle correspond à la signature de Marie Curie.

Marie Curie mourût dévorée par cette irradiation qu'elle avait largement subie avec Pierre, son mari, puis seule, en traitant la pechblende de sa Pologne natale pour en extraire un nouvel élément du tableau de Mendeleïev qui allait bouleverser l'équilibre du monde politique pour des lustres.

Méditons donc sur cette preuve indubitable d'une conséquence méconnue des travaux des époux Curie: leurs enfants furent irradiés en même temps que cajolés, sans que l'on ait entendu dire pour autant qu'eux-mêmes et leurs descendances en aient souffert.



Les Nord-Américains essayent de s'approprier l'image de Marie Curie sous prétexte que sa mère avait eu à mendier là-bas les dollars lui permettant de construire à Paris la Fondation Curie entre les deux guerres mondiales ¹⁶⁰.

La RSNA a créé un Marie Curie Award pour honorer chaque année une radiologue nord-américaine exceptionnelle. J'ai lu dans un manuel ¹⁶¹ destiné aux écoliers américains un propos sarcastique de son auteur sur le

refus réglementaire de l'Académie des Sciences d'accueillir cette gloire nationale en son sein, parce qu'elle était une femme! Nul ne se pose la question ouverte de la raison qui poussa cette Polonaise à se fixer à Paris, et non à Vienne, Berlin, Londres ni, pourquoi pas? New York ou Chicago. Ce n'est pas sans motif qu'elle ne s'y établit pas; les académies de ces villes l'auraient rejetée pareillement. Il manque un Jean Lacouture qui sut faire de Montaigne un grand baiseur, ou une Jeanne Bourin, pour nous faire relation de cette décision romantique, pas si difficile à comprendre¹⁶². Non, pitié! Catherine b., pas de film sur ce sujet.

Si l'asphyxie tue en quelques minutes ou en très peu d'heures, la guerre de l'air *manu militari* n'a pas encore été officiellement recensée comme telle.

MA GUERRE DE L'EAU AURA TOUJOURS LIEU...

Ésope, ce grand homme, vit son maître qui pissait en se promenant:

«Quoi donc, fit-il, nous faudra-t-il chier en courant?»

Montaigne, Essais, III, 13.

La survie par l'eau dont le manque tue en quelques heures ou très peu de jours, est le principal motif de guerre tribale ou clanique depuis la genèse de la matière vivante, animale toujours, végétale plus souvent qu'on ne croit.

Détournements ou empoisonnements de sources et de cours d'eau sont à l'origine de nombreux westerns comme du beau scénario tragico-comique de Marcel Pagnol, MANON DES SOURCES, et ses héros magnifiquement interprétés à l'écran par Jacqueline Pagnol et Raymond Pellegrin, revisités par Isabelle Béart, Gérard Depardieu, Yves Montand et Daniel Auteuil. Sans qu'il soit nécessaire de faire l'exégèse marxiste à outrance du conflit israélo-arabe, nul n'ignore que le contrôle des sources du Jourdain excite les exactions meurtrières qui se trament journallement aux confins du Liban, de la Syrie, de la Palestine et de la Jordanie. John Amberg, mon mentor, mon ami, mon frère, réagit immédiatement négativement et violemment quand je lui lus un article du LOS ANGELES TIMES traitant des velléités d'indépendance de la Californie du Nord qui fournit une partie de l'eau au sud de l'État le plus long des USA. J'ai ouï dire que la société japonaise s'est structurée sur le mode de la distribution étagée de l'eau, depuis le sommet des montagnes jusqu'aux rizières les plus basses, définissant clans familiaux, féodalités impériales, hiérarchies sociales, droits et devoirs individuels et collectifs des protecteurs et des protégés.

La France est l'un des pays au monde qui connaît le mieux

L'industrie et l'économie de l'eau. Soyons donc lucides, ce n'est pas en France qu'il y a le plus grand risque, aujourd'hui du moins, de se trouver en pénurie d'eau potable, disons mieux, buvable. L'une des grandes raisons pour lesquelles je ne voyage plus en Asie et en Afrique tient à l'hygiène de l'eau plus qu'à celle de l'air et du SRAS; là-bas, où que ce fut, dès lors que j'ai eu lâché un peu de ma vigilance, je me suis retrouvé dysentérique aigu: glaçon insidieusement glissé dans mon whisky-coca à Phuket, brosse à dent rincée à l'eau du robinet à Saigon, tasse de thé trop tiède ou nourriture avariée à Beijing. L'eau de San Diego est infecte, qu'elle vienne de la Colorado River après deux mille miles de conduites, ou des sources d'Eureka, mais on ne risque pas l'infection, tant elle est concentrée en chlore, au point de gâcher, au delà de l'innommable, n'importe quel ersatz de café soluble, à l'heure du Big Mac.

L'eau du robinet fut longtemps parfaitement stérile à Paris, jusqu'à ce qu'on y découvre, spécialement dans les hôpitaux et les hôtels, des germes célèbres depuis peu, moins les virus de l'hépatite que les légionnelles qui poseront également de gros problèmes aux Arcs, infectant non pas les sources, mais les tuyaux d'eau stagnante dans les immeubles inoccupés insuffisamment drainés durant les intersaisons.

J'ai été averti des dangers de l'eau dès ma plus tendre enfance. La TYPHOÏDE faisait partie du folklore campagnard; les puits d'eaux non potables étaient signalés comme tels par des pancartes, dans le bourg comme dans le domaine familial, mais pas dans les fermes où ils étaient couramment trop proches de la fosse à purin; j'ai été vacciné par le triple associé comme la loi l'imposait alors à juste titre, malgré ses effets douloureux et fébriles fort déplaisants. Au Vieux Pavé comme au Petit Pré, l'on a bu très tôt de l'eau de Plancoët, glorieusement réputée à l'époque être la plus radioactive de France, propriété qui a disparu de l'étiquette au moment opportun de l'écologie en hausse de popularité! L'eau parisienne est trop calcaire et médiocre au goût: je resterai abonné à l'eau minérale en bouteille, gazeuse ou non mais réputée contrôlée à l'embouteillage, jusqu'à

la fin de mes jours pour cette seule raison car, sauf quand je veux me faire un thé lapsang-souchong surchoix, *aqua robinata* sert à la cuisine, notamment à la confection des soupes et bouillons indispensables à la perfection de mes dîners familiaux; c'est une affaire de goût et non pas de peur des microbes¹⁶³.

En Bretagne, j'ai trop souvent retrouvé de la purée de nitrates, heureusement pas de nitrites, dans mon verre ou la carafe pour ne pas avoir banni toute eau non encapsulée de mon alimentation, liquide ou non. On peut faire la même désagréable expérience avec certaines eaux de table à la limite de l'escroquerie de consommateurs trop crédules dans la vertu protectrice de la seule bouteille vicieusement étiquetée et discountée¹⁶⁴. Dans certains quartiers déshérités de l'Ile-de-France, c'est du plomb que l'on peut trouver dans l'eau stagnant dans des canalisations anciennes à l'origine de la pathologie sanguine et viscérale du saturnisme. Ailleurs, au Sahara, c'est du fluor dont il faut se méfier; dans des poissons crus japonais, on put y trouver du mercure.

L'eau insalubre, exotique ou non, peut infester n'importe quoi chez n'importe qui négligeant l'hygiène, ouvrant la porte aux amibiases et autres parasitoses digestives, des salmonelloses, des dysenteries à shigella, le choléra... mais pas la peste tout de même, une infection transmise par la piqûre de puces! On ne se serre pas la main en Extrême-Orient, et il est partout offensant de présenter la main gauche qui sert à se moucher et surtout à se laver les fesses; j'avoue ne pas savoir comment se débrouillent leurs gauchers.

La qualité de l'eau est le plus gros chapitre de cette matière regrettamment méprisée qu'est L'HYGIÈNE médicale; je l'ai enseignée avec délectation aux élèves infirmières de Lariboisière pendant plusieurs années (1965-1968).

L'eau sert aussi à se laver. Des mégatonnes de littérature, principalement anglo-saxonne, s'alimentent de la réputation de saleté chronique et parfumée des Français des deux sexes. La propreté est une vertu proverbiale cultivée chez les Flamands, les Suisses, les Scandinaves, les Japonais. Ils n'ont ni plus ni moins d'eau que chez nous et leurs climats respectifs n'y sont pas plus cléments. Il s'agit donc de principes éducatifs que le catholicisme ne favoriserait pas, contrairement au protestantisme et à l'islamisme coranique.

La campagne de mon enfance ignorait la salle de bain et l'eau courante à tous les étages. On se lavait à la pompe, dans une cuvette ou une baignoire; l'enthousiasme était usuellement absent vu la température ambiante comme celle de l'eau. On se nettoya souvent sans savon pendant la guerre et, pour se décrasser les mains, il fallait parfois se servir de sable ou de gravier et d'un filet d'eau. Mes parents étaient d'une méticuleuse propreté, quelles que soient les conditions de confort dans lesquels ils se trouvaient. Ils étaient impitoyables sur l'hygiène des mains, du bassin et des dents. Comme dans les westerns, le rite du bain hebdomadaire collectif se reproduisit jusqu'à ce que mes parents se fassent construire une maison moderne avec salle de bain, douche, bidets et WC aux trois étages. Au Vieux Pavé, il en était allé tout autrement; les chiottes étaient un cabanon en bois situé à une quarantaine de mètres, à l'écart dans le jardin; on comprendra assez aisément que nous préférions tous la corvée de seaux hygiéniques à ce slalom dans la glaise les jours de pluie. Chaque samedi après midi, ma mère remplissait un grand baquet en bois cerclé de fer avec de l'eau chauffée sur un four à charbon de bois dans la buanderie; ses quatre enfants y passaient à tour de rôle dans un ordre qui se discutait voire se disputait âprement, le dernier - rarement la petite dernière, tout de même - n'avait plus que de l'eau à peine tiède et assombrie par la crasse agricole des trois autres. Même encore aujourd'hui, je me sens inconfortable sinon coupable dès lors que je n'ai pas sacrifié au rite du bain sabbatique qu'une douche ne saurait remplacer. Les jeunes gens sont maintenant éduqués à se doucher régulièrement, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'ils se lavent vraiment, le périnée notamment.

A l'hôpital, plus souvent encore que dans la vie, j'ai été, je suis, je serai toujours obsessionnellement respectueux de l'hygiène des mains, ce qui n'est pas sans poser des problèmes cutanés avec les savons abrasifs et les produits alcoolisés. Ma génération fut la dernière à être éduquée dans le respect des règles de l'hygiène pastorienne, à base d'eau de javel, d'eau bouillie et d'alcool à 90°. Lorsque je me mis à l'échographie, je dus me battre contre certains de mes élèves et collaborateurs des deux sexes pour qu'ils se lavent les mains et qu'ils nettoient leurs sondes, après chaque examen, avant de passer au suivant. La lutte contre les infections nosocomiales est un problème culturel à traiter dès l'enfance et, au plus tard, en première année de médecine; après, c'est trop tard pour que le réflexe soit conditionné à vie.

Pour être franc, je ne suis pas naturellement propre, à l'inverse de ma mère, qui cassait la glace dès l'âge de quatre ans dans le dortoir de son collège de La Roche-sur-Yon, tenu par sa peau de vache de tante, la sœur Lucie en religion. Comme l'est également ma femme qui, dans les déserts les plus arides, peut faire une toilette complète dans un demi-verre d'eau et, constamment, paraître fraîche et rose, vêtue de linge immaculé au plus tard de la soirée. Je ne supporte pas la saleté chez les autres, mais je suis convaincu qu'il y a une prédisposition génétique qui sépare la classe des souillons, à laquelle je n'échappe que par un effort permanent sur moi-même, de celle des sou-neuf, à laquelle je ne pourrai jamais prétendre appartenir. Alors que mon Grominet, rejeté dans la naissance par sa mère, en est membre d'honneur. A l'étranger, l'un des plus grands atouts de la séduction de la Française tiendrait, ai-je entendu dire, à cette légère nuance de crasse négligée, introuvable sur une Helvète ou une Batave. Passons sur l'élégance impeccable de Chevènement et sourions à cette plaisanterie intraduisible en français de mes collègues américains transformant le dandy McClennan en McCleannan. Je haïrais volontiers ce très charmant collègue vietnamien capable de conserver immaculé son deux-pièces vert amande et sa cravate Hermès, qu'il mange avec des couverts Louis XV, des

baguettes ou le peigne d'Almain¹⁶⁵. Tout lecteur des TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE sait que la réputation d'un restaurateur cantonais s'affiche en raison directe du nombre de taches qui maculent les nappes, contrairement à son collègue japonais pour qui chaque grain de riz gluant est une pépite d'or et une tache un déshonneur.

Certains individus n'éprouvent jamais la moindre tentation voire le moindre plaisir à consommer des BOISSONS ALCOOLISÉES. Mon père comme son père étaient d'impénitents et exclusifs buveurs d'eau qu'ils aimaient glacée, plate et pure, longtemps suivis en cela par les femmes de la lignée. Jamais, mon frère et moi n'aurons de mal à nous soustraire aux rites sociaux de l'ingurgitation excessive d'alcool destinée à démontrer nos virilités par ailleurs sans équivoque. Dans la famille de ma mère, on aimait le vin, mais avec modération. Je peux rester des semaines sans consommer d'alcool, s'il le faut. J'aime mon verre de bon vin au repas, mais je ne bois que de l'eau fraîche avec la salade et les vinaigrettes. Je ne songe pratiquement jamais à consommer un apéritif ou un digestif si je suis seul et ne pousse personne à boire sans réelle envie, opinion partagée par le capitaine Haddock méprisant les boit-sans-soif. Toutefois, à certaines périodes de ma vie, j'ai dû me méfier de dérives socialement favorisées par la conjonction d'une vie professionnelle intense, de lourdes responsabilités et d'offres gratuites particulièrement riches en produits alcoolisés de tous ordres. Je crois avoir toujours su m'arrêter à temps, mais je comprends pourquoi et comment une assuétude peut se développer contre toutes défenses naturelles, chez des personnes pourtant psychologiquement bien structurées.

L'être humain est inégal face au patrimoine enzymatique nécessaire pour métaboliser l'alcool éthylique sans dommage organique. Je reste ahuri devant certains de mes amis anglo-saxons, aujourd'hui octogénaires ou plus, capables d'ingurgiter des gallons de bourbon par semaine, sans dégâts apparents susceptibles de rehausser leurs handicaps au golf ou baisser leurs classements tennistiques. A l'inverse, il devient de plus en

plus indécent de commander un verre de vin ou une pinte de bière lors d'un business-lunch américain. Il y a une dizaine d'années, je me rendis en Norvège à Trondheim, en tant que nouveau trésorier, pour visiter le Professeur de gynécologie-obstétrique Sturla Eik-nès, le Président de l'EFSUMB¹⁶⁶. La boisson d'accueil, le soir au dîner dans sa maison de bois qu'il avait construite de ces mains, fut le délicieux vin chaud épicé, traditionnel et bienvenu dans un pays aussi froid et obscur en hiver. Au déjeuner pris à l'aéroport avant de prendre l'avion du retour, je commandai une canette de bière légère locale cependant que lui se contenta d'une eau minérale gazeuse; je m'en étonnai mais moins que ne me le produisit sa réponse: s'il était contrôlé par un policier durant le trajet de retour à l'hôpital au volant de sa Volvo, il irait directement en prison pour deux jours si son sang contenait la moindre molécule d'alcool. J'exprimai mon scepticisme étant donné sa position de très grand leader mondial de la fœtologie ayant consommé une boisson aussi légère; la démocratie norvégienne est sans pitié, rien n'y aurait fait. J'imaginai ce qui serait arrivé en France, dans une situation identique, y compris à moi-même, jusque-là jamais pris en défaut, mais je ne conduis pratiquement plus de voiture et ma femme boit de l'eau de préférence! J'ai trop vécu la Bretagne alcoolique au volant comme au guidon pour ne pas penser que la peur du gendarme est la seule arme absolue; les Français adopteront un jour la loi norvégienne, imposée là-bas par les ravages de la saturday night fever à l'association bière+aquavit. En attendant, j'ai bien servi mon pays: Sturla est devenu un fervent consommateur d'un verre de Cointreau after eight post meridiem.

La résistance à l'alcool est-elle innée? Peut-elle s'acquérir? Et alors quand et dans quelles conditions? Je ne sais pas vraiment comment répondre à ces interrogations, faute d'une expérience vécue comme telle dans mon for intérieur. Pendant l'été 1954, alors que j'étais dans une boîte à bac pour préparer la session de septembre, j'ai organisé ma première surboum alcoolisée; je fus malade comme un chien avant d'avoir atteint le premier seuil du nirvana attendu. Plus tard il m'arriva d'accéder à l'état «pompette», jamais de perdre ma «dignité». J'ai un rejet culturel autant

que physiologique de l'ivresse collective, mais peut compatir à une ébriété individuelle, même hypersonore, tant qu'il n'y a pas de vomi à écoper. Je n'aime pas perdre mon self-control et j'ignore pourquoi une cuite est une cure si valorisante dans la vie d'un homme. Je ne suis pas Tintin, ni sûr que j'aurais pu cohabiter longtemps avec un capitaine Haddock, du moins dans sa version marinière avant d'être châtelain, sans un Nestor à temps plein. Il est vrai que je devrais faire preuve d'indulgence: Hergé n'est pas Raiser. Si Haddock cogne dans le vide il ne dégueule pas.

La femme alcoolique est une déprimée chronique constamment sur la lame du rasoir de la désespérance¹⁶⁷. Elle n'est pas l'égale socialement sympathique du pochard dans les sociétés machistes; Sue-Allen l'a bien démontré dans DALLAS, comme Dean Martin dans RIO BRAVO¹⁶⁸ et, plus dramatiquement encore, Nicolas Cage, dans le moins conventionnel et fascinant LEAVING LAS VEGAS¹⁶⁹. Le succès féminin du gin, alcool à brûler insipide, tient à sa seule transparence hydrique capable de corser un Martini alcooliquement trop faible ou de se faire rendre goûteux par des adjuvants à la source de nombreux cocktails inventés pendant l'entre-deux guerres pour sophistiquer les Madones des Sleepings¹⁷⁰ au bras des Charles Boyer, Clark Gable et autres Cary Grant. La femme américaine se shoote de nos jours au vin blanc et se garde de toucher publiquement, si elle est bien élevée, à la boisson virile par excellence qu'est la bière. La cirrhose de la femme de la vallée du Po tient à la couleur sanguine et à l'amertume du Campari qu'elle boit pur dans sa cuisine, en attendant un Delon ou un Mastroianni qui n'en finissent pas de l'ignorer.

Le Français reconnaît, lui, qu'il n'y a jamais d'eau sans pernod de marque, car même les GIs américains d'Eisenhower ont divulgué chez eux que notre pastis national a trop souvent résulté de la distillation du bois qui aveugle les consommateurs à la recherche de boissons d'homme: anisées ou non, peu importe! Pourvu qu'elles soient clandestines et à bas-prix. Ce n'était sûrement pas le cas avec le whiskey ou le rye du temps d'Al Capone! L'alcool est un carburant

indispensable au guerrier combattant: le plus pittoresque héros du film OKINAWA est le marine capable de monter un alambic de campagne distillant je ne sais plus quoi sur la plage de débarquement sous un déluge de feu en technicolor. Le lieutenant incarné par Richard Widmark se soutenait, lui, avec de la benzédrine, le Maxiton ravageur de mon adolescence étudiante.

LA GUERRE DE LA FAIM N'AURA PLUS LIEU

Soyons lucides, comment imaginer qu'on puisse encore mourir de faim en France, pays des gigantesques excédents agricoles qui ruinent la Communauté Européenne, avant que la Pologne et l'Ukraine ne prennent définitivement le relais? Enfant, je n'ai jamais su ce qu'était la faim basique, celle des grandes famines qui décimèrent des peuplades entières d'Europe ou les forcèrent à s'entre-tuer ou à émigrer dans le Nouveau Monde, comme les Irlandais et les Suédois du XIXe siècle ¹⁷¹.

Même aux pires jours de l'occupation allemande, la campagne bretonne nourrissait ses habitants en quantité suffisante pour alimenter au marché noir les Parigots affamés et à la recherche de cochonnailles susceptibles de rendre plus sapides les topinambours et rutabagas qui faisaient l'ordinaire. Cependant, l'histoire des temps modernes était encore suffisamment récente pour que l'on soit éduqué à gagner son pain à la sueur de son front, bien avant que les usines de la Quatrième République ne viennent permettre aux enfants de l'exode rural d'y adjoindre leur bifteck-frites. Aujourd'hui encore, je ne supporte pas qu'on gâche le pain ni qu'on le jette dans le vide-ordure. La flûte à dix francs Ramadier et la miche de pain ont sauvé le lycéen angevin demi-pensionnaire, incapable de manger le moindre atome d'une bouillie servie au réfectoire qu'on n'aurait même pas donné aux chats; comme la « ficelle » à un franc Pinay nourrit l'étudiant rennais, écœuré par la saleté des plateaux métalliques du restaurant universitaire remplis des invendus

de l'agriculture armoricaine¹⁷² recyclés en hachis Parmentier, ni meilleurs ni pires que ceux du Mab' ou du Mazet à Paris, à vrai dire. Mesdames Murray et famille Bonhomme de mon enfance angevine, famille Huguenin de mon adolescence rennaise puis parisienne, famille Lucas-Guillaume à Paris 7e, merci pour vos accueils bienveillants et nourriciers des jeudis et dimanches¹⁷³, autrement sans pain ni vin, qui m'ont évité de sombrer dans la cachexie. Je n'avais rien de l'anorexique mental. J'aimais tout, sauf la MALBOUFFE, bien différente de ce que dénonce aujourd'hui notre Jean-Pierre Coffe national, sa mémoire peut-être trop détachée du garde-manger en treillis à mailles serrées de nos enfances, moins souvent garnis de belles et bonnes denrées qu'on ne l'aurait alors rêvé.

L'enfant comme l'adolescent que je fus était « rachot » parmi les grands, un malingre parmi les balèzes, un chérubin parmi les tarzans, même avec des vestes aux épaules surcompensées alors à la mode. Je passai le conseil de révision en 1956 à la mairie du canton de Retiers; j'y retrouvai, tous à poil comme moi, mes copains de Martigné; j'étais parmi les plus grands, certainement le plus mince et le moins musclé, l'un des rares à ne porter aucune marque extérieure de rachitisme; le lait dans les fermes, au temps des J2¹⁷⁴, allait plus à la laiterie Bridel¹⁷⁵ que dans les ventres des gamins.



***Thierry et JF
1946
Le vieux Pavé***

La faim qui dévore les entrailles de l'humain et le/la pousse aux crimes les plus affreux, j'en ai d'abord entendu parler de la façon la plus terrifiante de la bouche de ma tante Guite¹⁷⁶, à son retour de déportation à Ravensbrück, quand il fallait qu'elle participe à la chasse aux épiluchures dans les poubelles des kapos pour survivre jusqu'au lendemain par -15° Celsius, après avoir passé sa journée à scier du bois dans la forêt prussienne glacialement enneigée. Moins inhumaine mais tout aussi prenante, la faim de l'adolescent parisien des années 40-44, telle que me l'a souvent décrite mon ami Jean-Marie Huguenin, reconnaissant à Philippe Pétain le seul mérite de lui avoir fourni des biscuits vitaminés, comme on en distribuait alors tous les jours aux enfants des écoles de Paris.

— «*De quoi sont les pieds?*» demandait le sergent instructeur...

— «*L'objet de soins constants*», devait répondre le bidasse ânonnant
son manuel,
au temps des
Chassepots.

JEAN-MARIE HUGUENIN¹⁷⁷, Parisien de la rue Blomet, effectuant ses humanités à Jeanson-de-Sailly, suivit sa famille dans l'exode de juin 40, mêlé à une foule hétéroclite de Français et de Plats-Paysans, fuyant vers le Sud-Ouest voire l'Espagne, beaucoup plus souvent à pied qu'en voiture, parfois en train. Il arriva à temps à Saint-Gaudens pour passer l'écrit du bac; reçu, l'oral l'attendait à Toulouse. Son examinateur le pria de composer sur le thème des bienfaits de la marche à pied chez Jean-Jacques Rousseau; l'expression «*si mes yeux avaient été des pistolets...*» est aussi éculée qu'étaient alors ses galoches aux semelles usées jusqu'à la plante des pieds sans chaussettes... On ne sera pas surpris qu'il fût très bien noté sur... son silence soudain, visage profondément creusé, devant un visage d'examineur figé dans la gêne de comprendre sa bévue. Ce raptus valait bien une glose verbeusement opportuniste sur le discours d'un

rêveur solitaire parcourant le sein généreux de madame de Warens. Il obtint finalement une bonne note en français salvatrice pour le matheux.

Mais laissons-le se raconter lui-même, dans une lettre datée du 8 avril 2005, en réponse à l'envoi des bonnes feuilles le concernant¹⁷⁸ :

«En 1938, les Républicains de Barcelone n'avaient eu d'autres ressources que de passer la frontière française pour échapper au sort que leur réservaient les Franquistes et Toulouse avait été leur première «ville-étape». Toulouse n'était plus qu'un vaste camp de concentration gorgé d'anisette.

« (Durant l'exode) Elle n'était plus capable d'accueillir tant de trains (en provenance de Paris) bourrés de gens harassés, manquant de tout, tant de nourriture que de sommeil. À ce point de saturation, les autorités durent prendre la décision de nous empêcher d'y encombrer encore plus la gare de Matabiau, (en bloquant les convois loin en amont de Toulouse), en laissant passer seulement les «AFFECTÉS SPÉCIAUX», tel mon père, capable de diriger un éventuel Corps d'armée dans une troupe réorganisée. Sa place était prête à la Caserne Caffarelli. Mais ses trois fils furent priés de suivre les gendarmes de Montauban, jusqu'à une caserne qui ne servait plus à rien et vide de tout sauf de chiottes. (...) Nous ne pensions plus qu'au délice d'avoir le droit de dormir sur des ressorts de lits sans couvertures. Rien à bouffer, même en volant de ci de là. Dès le lendemain matin, aux aurores, nous contournions les wagons qui ne risquaient pas de remonter sur Limoges où une foule énorme, sans la moindre hygiène, dormait dans le pire désordre, au dessus des voies. Par hasard, un train de rares wagons nous lâcha à Toulouse, où notre père nous avait fait inviter à loger chez le Président de la Pyrénéenne d'Electricité, un polytechnicien comme lui. Grâce lui soit rendue, ainsi qu'à sa femme, de nous avoir fait couler des bains, nourris et... laissé dormir enfin!

« Malheureusement pour nous, toutes leurs chambres étaient déjà retenues pour d'autres convives dans les jours à venir. (...) Et c'est ainsi

qu'on repartit pour Bordes-de-Rivière, entre Saint-Gaudens et Montrejeau. C'est là que mes frères et moi eûmes à passer l'écrit du Premier Bac. A cause de l'ordre alphabétique commode, j'étais derrière mes frères jumeaux. C'est pourquoi ils eurent de quoi répondre en maths et en physique, tandis qu'ils ne pouvaient pas me renvoyer l'ascenseur en français et autres langues étrangères. Mais, soyons justes, j'avais tellement de points d'avance par le jeu des coefficients qu'il ne pouvait rien m'arriver, d'autant plus qu'un prof' d'espagnol eût le bon goût de me donner 0,5/5 pour m'éviter un zéro pointé rédhibitoire. (...)

« Et c'est là (à la Faculté des Sciences de Toulouse) que se situent mes démêlés avec Jean-Jacques Rousseau, mon Sauveur! (...) J'étais bien en savates percées car je n'avais même plus de godasses tant elles étaient elles-mêmes transpercées.

« Cette fois, nous fûmes accueillis par un colonel qui avait fait la guerre de 14 avec mon grand-père Huguenin. Parfois les relations servent! (...).

« Mais glorieusement bacheliers tous les trois, nous n'avions plus rien à faire d'autre qu'à percer nos furoncles dans une maison précédemment occupée par des Hollandais, certains juifs, d'autres encore pronazis, fuyant vers l'Espagne. (...)

« Je reviendrai dans cette région en 1949, à ma sortie de sana, où ma fiancée et ma mère me veillèrent pendant huit jours de délire dû à une typhoïde dont je n'ai gardé aucun souvenir.» Signé : Jean-Marie Huguenin.

Il y encore pire en matière de faim chez l'homo sapiens sapiens de la branche indo-européenne: celle qui pousse au cannibalisme de la nécessité¹⁷⁹ . Il y a des versions modernes du Radeau de la Méduse. J'ai survolé à trois reprises la Cordillère des Andes, très près du pic où s'écrasa un avion certains passagers duquel ne survécurent que grâce à la consommation de la chair des autres. Je n'ai jamais eu assez faim pour imaginer comment on peut faire le choix entre les rôles du serviteur et du

servi, dans cette extrémité à laquelle j'aurais parfaitement pu être exposé à la période ma vie où j'étais plus souvent dans les airs que sur terre.

«On dirait Jean-Louis Barrault¹⁸⁰ tellement il est maigre, notre nouvel externe!», s'exclamera une infirmière à mon arrivée dans le service de chirurgie infantile où je prends mes premières fonctions en 1962. Je pèse alors cinquante-deux kilos pour un mètre soixante-dix-sept et guère plus, deux ans plus tard, quand je me marie pour le meilleur et pour le pire le 1^{er} juin 1964. Ma femme Michèle, une Parisienne née en 1935, a connu la guerre, l'exode, l'occupation, la dèche toujours, et la faim plus rarement; elle excelle dans les soins diététiques qu'elle délivre aux nourrissons hypotrophiques des hôpitaux Saint-Vincent de Paul ou des Enfants-Malades; elle va prendre mon destin calorique en main, comme sa mère l'a fait auparavant pour sauver son père.



Mon regretté beau-père, LOUIS GUILLAUME, un Basquo-Landais ancien administrateur civil à la CAISSE DES DÉPÔTS ET CONSIGNATIONS, était un bel athlète féru de sports collectifs au point d'envisager devenir joueur de football dans l'équipe du Stade-Français quand fut créé un championnat de France professionnel au cours des années 30. Atteint à vingt ans d'une très grave tuberculose pulmonaire et osseuse, trop longtemps méconnue, il va vivre treize ans totalement allongé, soigné avec plus ou moins de bonheur par les plus grands médecins de l'époque, tels Robert Debré, alors son voisin d'en-face, rue de l'Université. L'urologue Robert Wolfromm lui sauvera un rein considéré par ses confrères comme détruit - en fait un énorme abcès froid de la gaine du muscle psoas qui le repoussait jusque sous le diaphragme -, voire la vie, grâce à l'une des toutes premières urographies intraveineuse faites à Paris en 1935. L'orthopédiste André Richard lui posera en 1941 une magnifique greffe osseuse d'Albee prélevée sur son tibia, sur sa colonne vertébrale pottique qui ne pouvait que le rendre raide comme un bâton, mais stable.



**Louis Guillaume
et sa mère
née Tinarrage**

Il va expérimenter, encore à Paris, une thérapeutique alors très en vogue, quoiqu'en période de vaches maigres, le régime hypercalorique qu'observa également l'écrivain Maxence van der Meersch, l'auteur de CORPS ET ÂMES¹⁸¹, lecture aujourd'hui oubliée, obligatoire dans mon enfance. Il s'agissait de rendre les tuberculeux gras comme des baleines par des rations alimentaires surchargées en graisses, huile de foie de morue en tête, de l'ordre de huit mille calories par jour ou plus. La solidarité familiale joua à plein et d'Aire-sur-l'Adour arrivèrent, par colis surtaxés, foies gras, confits, cassoulets et cochonnailles, jusqu'à ce que mon beau-père soit au bord de l'apoplexie selon Marco Ferreri¹⁸². Les tuberculoses pulmonaires se soignaient en montagne ou en plaine, mais surtout pas en bord de mer en principe réservé aux seules formes ostéo-articulaires. Virant lof pour lof, parfaitement soigné, conseillé et suivi par le docteur Fernand Capelle, médecin-chef du sanatorium d'Odeillo, près de Font-Romeu, il fut sauvé par les talents culinaires de ma belle-mère capable d'appliquer à la lettre les principes diamétralement opposés du bon docteur Paul Carton, praticien marginal plus ou moins homéopathe rejeté par l'immense majorité de ses confrères mais pas de ses concitoyens... et, en l'occurrence, un très grand manitou vénéré de ma belle-famille, à dire vrai assez dégoûtée de la médecine officielle au plus haut niveau de l'académisme. Elle n'y reviendra que lorsque leur fille deviendra infirmière chez Marcel Lelong, à Saint-Vincent de Paul, et davantage, après que je l'eus épousée.

JEAN-MARIE HUGUENIN vécut dans sa jeunesse la même aventure de la tuberculose multifocale au long cours, qui sensibilise à une lecture positivement critique des œuvres de Céline et de son double, le Dr Bardamu¹⁸³. Il ne fut pas pour rien dans ma compréhension du vécu des malades hospitalisés dans les salles communes des grands patrons ou dans les sanatoriums. De ce fait, j'ai su me méfier très tôt des limites de la capacité des grands professeurs - un corps que je rejoindrai, à l'âge de trente-sept ans, avec une fierté jamais démentie, mais avec un mental de

médecin de campagne - à assumer, toutes leurs vies durant, des insuffisances diagnostiques et thérapeutiques de moins en moins évitables. Il faut beaucoup de lucidité autocritique pour accepter, sans états d'âme, de cesser toute activité directe dans un domaine où l'on a atteint le grade d'expert consacré, pour la confier à un successeur ou un concurrent plus compétents, avant le temps des erreurs qui firent jadis la réputation des morticoles. Cette réflexion aidera peut être certains de mes correspondants, voire de mes malades, à comprendre ma motivation profonde quand je déciderai de mettre un terme, jugé souvent trop précoce, à certaines de mes consultations les plus spécialisées, telles l'échographie mammaire et l'angiographie. Très tôt, j'ai été un adepte de l'auto-évaluation - chers Frères des Écoles Chrétiennes, une fois de plus merci! - et de l'évaluation collégiale quinquennale des compétences des médecins hospitaliers, ce qui ne m'apporta pas que des amis, on s'en doute, notamment chez les fils de jésuites et les fins politiques.

Pour clore cette digression sur les fléaux qui fauchaient la jeunesse d'avant les vaccins, qui assumait la charge financière qui tomba sur les épaules de la mère de mon beau-père Louis Guillaume, quand son fils de vingt ans développa sa maladie tuberculose? En 1915, jeune mari et père d'un fils unique, ce gadz'art¹⁸⁴ professeur de mathématiques parti au front képi, gants blancs et pantalon garance, fut fauché aux Épargnes par la mitraille des armées du Kaiser. Veuve de guerre et mère d'un Pupille de la Nation, elle dû travailler à la Caisse des Dépôts et Consignations pour élever son orphelin selon les normes de la meilleure bourgeoisie des Années Folles. Il n'y avait pas à l'époque de sécurité sociale, on ne parlait même pas des assurances sociales que Léon Blum créera au temps du Front Populaire. Ma belle-famille assura, presque en totalité pendant treize ans, la dépense financière d'une maladie ruineuse aussi bien pour le portefeuille que pour la réputation du malade. Hommage doit être rendu au personnel de la Caisse qui, spontanément et ponctuellement chaque mois, lui fera parvenir sous enveloppe anonyme, le fruit de la collecte unissant l'ensemble des fonctionnaires de son service. Bel exemple de solidarité fraternelle que sait sécréter la grande fonction

publique quand elle sent l'authenticité des personnes. Les Médecins des hôpitaux de Paris alimentent volontairement une tontine, pour aider similairement leurs collègues malades; elle aida notamment les familles de Jean-Pierre Monnier et de Michel Katz, dont nous avons décrit plus haut les tristes histoires; la fonction de trésorier est traditionnellement assurée par la corporation des radiologistes qui en tire une légitime fierté.

La tuberculose n'est pas ou plus une maladie honteuse à proprement parler, mais que l'on relise l'extraordinaire scène du JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE d'Octave Mirbeau où l'héroïne amoureuse et contestataire aspire le crachat hémoptoïque de son jeune fils de famille d'amant phthisique et diaphane au bord de l'agonie. Moins sulfureux exemple? Frédéric Chopin, tuberculeux en exil avec George Sand, dût s'abstraire de l'hostilité méprisante des Majorquains pour se soigner, isolés qu'ils furent dans une maison retirée, avant d'en mourir à Paris.

Alors que je parcourais le monde de long en large et que je visitais des pays où chaque graine de riz, de maïs ou de blé est en festin royal, je fus profondément choqué d'apprendre la création des **RESTOS DU CŒUR**, sur l'initiative de Coluche. Je croyais jusqu'à ce jour qu'il n'y avait plus de misère en France qui puisse affecter la ration calorique de base d'un de ses habitants, qu'il soit avec ou sans papiers d'identité réguliers. L'effarant gâchis de nourriture que cachent mal nos poubelles parisiennes n'est concevable, pour l'accepter sans moralisme pesant son poids d'hypocrisie, que dans le cadre d'une répartition ubiquitaire, systématiquement assurée, d'une ration calorique égale au moins au métabolisme de base d'un individu moyennement actif. Elle doit être accessible sous une forme étatique respectant la dignité de l'individu, tant la matérielle ne suffit pas à elle seule quand l'affection est absente du don gratuit. J'ai la chance de disposer d'un revenu qui m'assure l'alimentation que requièrent mon grade dans l'espèce animale et ma fonction dans la société humaine; j'ai pu, tout au long de ma vie familiale,

assurer la pitance des êtres dont j'ai eu et ai encore la charge. Ma femme m'appliqua les principes diététiques du Dr Carton, sans pour autant négliger une personnalisation des recettes dont la base devra beaucoup à la littérature de Françoise Bernard, parrainée par la margarine Astra. Je ne lui imposai que la seule soupe du soir qui figure à tous mes dîners depuis quarante ans ; jamais tout à fait la même, jamais tout à fait une autre, elle est toujours préparée sur la base d'un bouillon de légumes comme dans mon enfance; mais et surtout, jamais passée à la moulinette comme dans la tradition Moreau du Perreux-sur-Marne où l'on aimait les soupes épaisses à couper au couteau; jamais pervertie par l'écœurante douceur orangée de la citrouille comme chez les Magneron, où elle arrivait sur la table trop tiède et sucrée. Parfois, et c'est délice, de la viande, plus ou moins dégraissée, vient rappeler que j'appartiens à la race des bipèdes mammifères omnivores, du type chasseur-cueilleur !

Je pesais cinquante-quatre kilos quand je me présentai à l'oral de l'internat, franchis la barre des cinquante-cinq lors de mon passage à l'armée, débouchai dans la frange des soixante juste au moment de devenir père de famille et chef de clinique. Je souris, en revoyant les photographies de mon époque Polnareff, persuadé alors que j'étais laid, maintenant que j'ai presque atteint le fatal quintal qui bouffit ma face, boudine mes mains et « bibendumise » mon ventre dépourvu de muscles abdominaux toniques. «*Il est devenu gras!*», s'exclama, déçu et réprobateur, l'un de mes amis rennais, perdu de vue et rencontré lors d'un mariage en Mayenne en 1996. Pourquoi et comment devient-on un obèse androïde et un diabétique, après cinquante ans de vie sans tares apparentes? Je n'ai qu'une vision incomplète du dossier, toutefois suffisamment éclairante pour que tout lecteur puisse en tirer des leçons à visée prophylactique, sinon une morale behavioriste à but curatif.

Je pesais soixante-cinq kilos à l'orée de la quarantaine et me sentais physiquement pas trop mal quoique volontiers lassement avachi. Réfractaire à l'exercice physique et grand fumeur, je me remettais assez

difficilement de mon passage au statut de professeur agrégé, stimulé seulement par le désir de ne pas trop m'amollir devant un fils qui, lui, était une boule de vie inépuisable, vif, mince, musclé, intelligent, curieux de tout, outrancièrement exigeant et diablement joyeux, davantage le portrait de sa mère que le mien.

Je me dynamisai lors de nos vacances d'été passées à Carnac lors de la canicule de 1976, dans une jolie villa où nous pûmes recevoir pour la première et dernière fois mes parents, tous deux à la joie de jouer les grands-parents gâteux. Mon père, maintenant à la retraite, était très las mais encore prêt à être pour paraître l'hidalgo de tous et surtout de toutes. Nous rentrâmes bronzés et détendus pour affronter un automne qui nous réunirait souvent à Versailles où parents et beaux-parents venaient de s'installer dans le même domaine immobilier des Traditions, avenue de Paris, pour le plus grand bonheur de leur petit-fils. Pour la seconde fois, j'emmenai ma petite famille pour un voyage universitaire hivernal de deux mois au Maroc qui consolida nos excellentes santés et réveilla en moi, à Ouarzazate, des vellétés sportives à concrétiser très bientôt. Au retour, ma mère me demanda de m'occuper sérieusement de la santé de mon père, trop affaibli et déprimé pour ne pas redouter une pathologie organique que, hélas! j'identifiai dès les premières radios: il avait un cancer généralisé, probablement d'origine pancréatique, dont le pronostic à court terme était sombre, désespérant par la lente et douloureuse agonie qu'il promettait, désespéré par l'absence de thérapeutique curative. J'explosai alors d'une imprévisible réaction kaléidoscopique d'angoisse métaphysique qui s'exprima pendant des mois par une boulimie sexuelle.

Les effets anabolisants des hormones mâles sont bien connus depuis les affaires de dopage des sportifs de haut niveau. Même purement naturelles comme dans mon cas, elles bouleversent aussi le physique et le mental des sédentaires brutalement sollicités de faire face à un effet génésique incoercible qui toutefois n'aboutira, dans notre couple, à aucune procréation, notamment celle d'une fille que nous espérions

pourtant encore être capables de concevoir. Cela prouve bien que la fécondation reste un mystère que ne résout pas la seule logique mécanique de la copulation non protégée calculée en centimètres cube et en jours d'ovulation.

J'arrêtai de fumer du jour au lendemain sans aucune difficulté, sans doute en réaction répulsive face aux risques de cancer du fumeur que n'était pourtant plus mon père depuis quinze ans, ce qui décupla mon appétit. Je pris soudain quelques kilos qui dépassèrent vite la dizaine, dès lors que je me mis intensivement à tirer à l'arc un an plus tard. A mon départ aux Etats-Unis en 1980, je pesais soixante-dix sept kilos de muscles à peine persillés et j'avais encore le ventre plat. Dans les années qui suivirent, l'arrêt de la pratique du sport de compétition me fit grossir et perdre mes muscles hypertrophiés par l'effet « gonflette » de la contraction musculaire isométrique dont relève le bandage de l'arc, geste bien différent du swing de golf qui s'apparente au *stretching*, donc privilégie la souplesse dynamique au détriment de la force brute. Je franchis rapidement la barre des quatre-vingts kilos, me remis à fumer pour freiner mon appétit en 1983, et entrai dans une phase de vie débridée qui n'avait plus rien à voir avec ce que j'avais vécu jusque là. Lancé à fond dans la charge de chef de service hospitalo-universitaire et devenu un membre actif de la World Company radiologique, je me mis à vivre en bâton de chaise pendant près de vingt ans; je renouai avec l'instabilité qui m'est naturelle et que mon salaire de haut fonctionnaire rendait bien plus confortable et entreprenante. Revenu à Necker en 1988, je m'arrêtai de fumer, toujours brutalement et sous l'effet de ma seule volonté, lorsque mes deux paquets de Phillip-Morris light quotidiens ne me suffirent plus et que je me mettais à brûler mes cibiches la nuit devenue facilement insomniaque, *jet-lags*¹⁸⁵ obligent.

Très lucidement, je me jugeai vite franchement obèse, mais à degré tel que mon sang était devenu une confiture de lait, constat répugnant auquel je ne m'attendais pas. Le lecteur trouvera ailleurs, s'il ne le sait déjà, comment je parvins en 1999 au diagnostic de diabète

de type 2 non insulino-dépendant. Je pesais alors près de cent kilos; j'étais laid, ventru, décati, profondément dépressif, au bord de la clochardise dorée, alors que je travaillais comme une brute et affrontais de dramatiques difficultés professionnelles.

Le DIABÈTE est une maladie qui s'apparente au purgatoire sur terre quand il est de type 2, car c'est le châtement immanent des péchés capitaux par excès de consommation, gourmandise, paresse, luxure..., qui conduisent à la surcharge pondérale par hypertriglycémie. Tout ce que ce malade-là peut espérer pour se consoler d'une infirmité coûteuse et répressive est qu'il en aura bien profité avant, car il ne peut guérir que par la mise au pas frustrante de ses désirs oraux. Je ne peux que rendre un hommage appuyé à mes diabétologues qui ont su, tant chez Frédérique Kuttenn à Necker qu'à la Clinique du Bois de l'Ours à Briançon, me faire accepter de dompter mes tendances excessives à m'empiffrer de sucreries de tous types et de beurrées Poilâne de beurre des Charentes, par une pédagogie simple et humaniste sans que je sombre dans une psychasthénie définitive, ni devienne anachorète aux Indes.

Le diabétique de type 1 par insuffisance insulinaire organique congénitale ou acquise vit, elle ou lui, son enfer sur terre. L'on mesure alors le poids essentiel de la culture qui permet de vivre au quotidien une survie que la seule insuline¹⁸⁶ ne suffit pas à rendre supportable, comme Jean Cocteau le fit pressentir dans LES ENFANTS TERRIBLES, pièce écrite dans la foulée de la découverte de cette hormone par Banting et Best en 1925. Fred Siguiet en est un autre exemple, issu du milieu médical cette fois¹⁸⁷.

LA GUERRE DES CULTURES INTELLECTUELLES NE DEVRAIENT JAMAIS AVOIR LIEU

Jamais, même dans le ventre maternel, je n'aurai eu à souffrir

d'une carence en nourritures destinées à éveiller, développer et entretenir mon intelligence abstraite et conceptuelle qui différencie l'humain des autres primates censés ne connaître que sa forme pratique. La lucidité est la flamme de la bougie qui ne brûle que d'un seul bout.

L'on sait, depuis que l'échographie ultrasonore ne nous cache plus rien de son anatomie, que le fœtus n'aime pas qu'on l'emmerde et qu'il est certainement capable de tirer profit des discours intérieurs que sa mère lui tient en aparté, comme du vibrato de ceux qu'elle échange sur son portable avec ses copines ou la future grand-mère. De la même façon, mais moins facilement étudiables par ultrasonographie, les variations des milieux ambiants dans lesquels la mère se déplace pendant neuf mois ne peuvent pas ne pas exercer d'effets sur les organes sensoriels en voie de développement.

RIGOLONZINBRIN ? Il ne faudra sans doute pas attendre le XXVe siècle pour qu'une Catherine b., micro-cosmonautiquement équipée d'une nanocaméra-vidéo THFD MPEG 38, optique Zeiss et disque dur de 1024 To, ne s'injecte dans la circulation sanguine d'une mère gestante exhibitionniste.

« Avertie d'une vieille croyance africaine de l'avant-SIDA, elle viendra nous confirmer, en direct sur PinkaTévy, par l'image et le son mastérisés, la réalité des effets roboratifs légendaires de l'alimentation spermatique transvaginale itérative du jeune Harry-Sosthène Ivoire-Ebony, que permet la position coïtale rétro-dorsale, coutumière de ces ethnies¹⁸⁸. La voie intra-matricielle directe maximale est alimentée par l'étreinte de la mère porteuse par l'organe viril d'une noria de mâles nourriciers, bachiquement excités par la projection itérative de gravures rupestres érotiques obligeamment sponsorisée par la Fondation Murdusson.

« A cours de budget, elle y substituera, pendant leurs RTTs qu'elle oubliera de payer, des godemichés brevetés Sonick el-Rycka, disponibles en taille X à XXL, en exclusivité dans les meilleures pharmacies orthopédiques, les sex-shops superbioniques ou sur le net en Cinquième Dimension. Une telle expérience couronnée de succès, suivie de plusieurs autres, sera bénéfique à la création du programme multimédiatique destiné à créer l'ambiance idoine pour assurer le bon développement psychomoteur des fœtus placés dans les utérus artificiels en aluminium-titane anodisé, dont le principe n'appartient déjà plus à la seule science-fiction orwellienne. Ces matrices impérissables et non vulnérantes pour les mères et les organismes sociaux des robots mutualisés, périmeront vite la gestation dans un utérus de chair et de sang selon la méthode Gustave Courbet, depuis longtemps sorti du monde des morts-vivants, à découvrir au Musée des Arts Sidérants de Paris-Plage-sur-Volga, à partir de 1er décembre 2030 ! »

«J'n'étais pas sitôt arrivé...

Qu'ils étaient là ...

Fais moi risette...

Comment voulez-vous que j'tête,

Sans calme et sans tranquillité?

Qu'y s'contentent de m'donner mon biberon

A heures fixes et pour mes langes

Qu'y n'oublent surtout pas d'les changer

Les couches prop'es sont plus douces au toucher»...

chantait spirituellement le délicieux Stéphane Goldman, qui est à Jean-Jacques ce que le Puligny-Montrachet est au retzina.

Foin de biberons Nestlé, ma mère me NOURRIT AU SEIN, d'où une excellente prédisposition à jouir de l'esthétique d'une jolie poitrine féminine, comme le sera aussi mon fils, et un manque de plaisir à consommer le contenu des laits concentrés sucrés en tubes ou en boites. Je me développai normalement en taille et en sagesse et n'imposai pas à mes géniteurs de délais prolongés à discipliner mes sphincters pelviens, donc pas de pipi-au-lit, ni d'encoprésie.

Je fus un enfant pédiatriquement correct dans le versant exploré par Françoise Dolto. Toutefois, j'émettrai une réserve sur mon comportement quand mon père fut mobilisé en septembre 39. Très lucidement, je dois envisager d'avoir été, jusqu'en juillet 1940, le père-équivalent de mon frère cadet, né le 18 août 1939. Fut-ce la conséquence d'une génétique de « chef » ? L'adaptation à une situation conjoncturelle m'obligeant à muter pour devenir le « chef » ? Je n'ai pas la clé de la réponse. Toujours est-il que je sais parfaitement obéir et exécuter un ordre pour autant qu'il soit émis par un « chef » inspiré. Par contre, je ne peux pas ou plus supporter un « chef » qui n'assume pas ses responsabilités et ce, avec d'autant moins d'indulgence, qu'il les a recherchées, éventuellement en magouillant.



A tout moment de ma jeunesse, j'ai eu accès à tout ce qu'on pouvait trouver, en ces temps et lieux, qui incite les FACULTÉS INTELLECTUELLES à se développer exponentiellement. J'eus rapidement la réputation d'être un enfant précoce - jamais on ne m'a traité de surdoué et je ne me suis jamais senti intelligent. De ce fait, je ne parviens pas à m'imaginer ce qui peut se passer dans le cerveau d'un enfant qui ne l'est pas. Mes parents réagirent, me confièrent-ils plus tard, d'abord par une surexcitation de mes sens naturellement aiguisés, pour leur plus grande fierté devant des résultats exceptionnellement brillants hors les maths. Je ne me souviens de mon enfance qu'à partir de l'âge de trois ans, lorsque je me revois patauger dans une flaque d'eau d'un jardin tourangeau. Après, je devins l'explorateur de tout mon bled natal, constamment assisté de mon frère que je traînais partout avec moi. Ma

mère était alors une femme affectueuse quoiqu'assez autoritaire – « *pas « baisante »*, *la mère Moreau!* » disait-on là-bas... quand on était assez loin de sa très fine acuité auditive, car elle rappelait qu'elle était « *Madame* » et la mère de ses seuls enfants - mais émancipatrice. Ma mère ne parut jamais éprouver la moindre inquiétude sur ma capacité de me débrouiller seul, contrairement à ce qui fut le cas pour tous ses enfants en bas âge, jusqu'à ce que ma sœur Dominique se fasse piquer par une vipère en avril 47.

Seul incident qui témoigne de mon ardeur à imiter mon père au plus vite: je me rappelle très bien prendre son coupe-choux aiguisé sans morfil pour me raser le poil de barbe; il m'en reste une mince cicatrice de deux centimètres près de la commissure des lèvres du côté gauche.

De même, je me revois être conduit en voiture à la Clinique de la Sagesse de Rennes où mon futur maître Abel Pellé me CIRCONCIRA en urgence, pour un paraphimosis bêtement déclenché par une figure maladroite lors d'un jeu acrobatique totalement innocent par ailleurs¹⁸⁹. Cette année-là, l'on trouvait plutôt, en France occupée, des gens qui souffraient d'avoir été coupés au nom d'un rite qui les expédiait aux fours à gaz sans billets de retour. Je n'en tirerai jamais la moindre raison de fierté ni d'humiliation lorsque je devrai, plus tard, exhiber mon mont-pelé devant mes copains, tous munis de col roulé autour de plus ou moins grands glands chauves; bien au contraire, je m'en féliciterai quand il faudra s'occuper sérieusement de mon hygiène génitale à l'adolescence.

Dans le bled algérien, je constaterai que la circoncision résulte d'un rite commun aux sémites et que seul l'âge auquel elle est pratiquée différencie le judaïque du musulman. Comme je me sens aussi bien poitevin arabe que juif vendéen, j'ai éprouvé une immense émotion le jour de 1990 où j'ai pu me recueillir - chrétien, roudi et goy à la fois - devant le Mur de Salomon, à Jérusalem.

Ma culture née de mon éducation œcuménique et peut-être de mes antécédents poitevins me fait refuser toutes les formes de discrimination, qu'elles soient raciales, religieuses ou sexuelles, et expliquent aussi sans doute ma grande disposition à m'adapter à toutes les civilisations que j'ai rencontrées lors de mes pérégrinations dans le monde. Quoique! - *j'aurais bien voulu être missionnaire en Afrique ou Médecin sans frontières, mais je ne supporte pas la chaleur!* - pour reprendre une réplique de Michel Blanc dans un film sans titre fixé dans ma mémoire. Les humains n'ont que les régimes politiques qu'ils méritent, à condition qu'ils ne cèdent pas à la tentation de les exporter là où ils n'ont rien à faire pour faciliter la vie des citoyens au nom d'un monde meilleur. Je suis heureux dans la France qui intègre. Je n'ai pas été séduit par les pays qui cloisonnent. J'ai la phobie de la ségrégation comme des castes.

Je voudrais ne pas considérer l'État d'Israël comme un vaste mellah au sein du monde occidental ni qu'il se comporte comme tel, mais il fait tout pour y parvenir et j'ai aussi rencontré des Palestiniens hautement cultivés; heureusement on trouve à Jérusalem des restaurateurs libanais qui servent à dîner le soir du sabbat. Mais comment ne pas évoquer la tendre chanson de Jean-René Caussimon exprimant notre amoureuse admiration pour les sabras de Ben Gourion, du général borgne Dayan et de Golda Meir? Pourquoi avoir assassiné Isaac Rabin, un homme qui me rappelait Jules Roy plutôt que Fehrat Abbas? Une distance de quarante kilomètres sépare Bethléem de Jérusalem, la distance d'un marathon olympique: un Golgotha pour nos coureurs à pied? Tout le monde sait que l'édification d'un Mur ne fait qu'exciter l'envie de l'abattre, n'est-ce pas Josué? Dis, Sharon, aurais-tu perdu les trompettes de Jéricho?

Dans mon pays, l'on disait que, quand on travaille trop du cerveau, on risque d'attraper une MÉNINGITE, un mot qui exprimait à lui seul toute la pathologie neuropsychiatrique humaine. Ma grand-

mère paternelle vécut obsédée toute sa vie par la mémoire de sa petite Hélène, sa fille aînée, décédée quelques mois après sa naissance d'une méningite tuberculeuse. Ma femme contracta dans l'enfance une méningite cérébro-spinale à méningocoques que diagnostiqua parfaitement le grand pédiatre Robert Debré, très pessimiste sur le pronostic d'une infection curable par les seuls et alors rarissimes sulfamides. C'était mal connaître ma belle-mère. Elle fit toutes les pharmacies de Paris et finit par en trouver une, dans le dix-septième arrondissement, où un potard tabagique, dont elle arracha les dernières précieuses pilules à prix d'or - sa réserve de cigarettes en échange! - au marché noir. Michèle se souvient encore de l'atroce sensation de fatigue qui la terrassa au retour de l'école au pied de l'escalier de son immeuble, mais n'en garda heureusement aucune séquelle psychomotrice, hormis une allergie aux sonos défoncées.

J'ai très récemment entendu rendre hommage au grand savant de l'Institut Pasteur, Jacques Tréfouël, auteur avec Tribondeau de cette découverte qui leur aurait valu un Prix Nobel, si la deuxième guerre mondiale n'était venue l'occulter. Elle fut aussi essentielle pour la médecine que celle, plus tardive, de la pénicilline par Fleming.

J'ai été épargné de ces terribles maladies, mais je conjecture encore sur une réflexion que me fit ma mère, quand elle m'exprimait son incompréhension devant ma supposée excessive intelligence. Alors que je progressais à toute vitesse dans l'apprentissage de la lecture en raison d'une mémoire exceptionnelle, mes parents, finalement inquiets, décidèrent de freiner mes ardeurs, en me faisant diversifier mes champs d'intérêts, car on ne peut pas empêcher un cerveau de penser. Ce type de défense parentale instinctive explique-t-elle certaines inhibitions révélées à la puberté? Nous nous poserons la question lorsque notre fils démontrera une encore plus grande précocité. En fin de compte, nous lui créerons, involontairement ou non, des frustrations certaines. Positives ou non? Je ne sais. Il lui appartiendrait de s'exprimer sur ce sujet quand il sera en fin de carrière; je me pencherais sur son épaule en irréalité virtuelle, puisque

j'aurais alors plus de cent ans.

Pompidou disait de Giscard d'Estaing que le peuple serait le seul problème qu'il ne saurait pas résoudre; Jean-Marie Huguenin, qui avait été à son contact en math-élem à Jeanson-de-Sailly, m'avait vanté sa phénoménale intelligence qui l'isolait de ses camarades de classe, car il n'avait jamais eu besoin de plus de cinq minutes pour traiter les problèmes les plus ardues sans jamais se tromper, quand il leur fallait, à eux tâcherons, des heures pour y parvenir, imparfaitement qui plus était; de ce fait, ils ne jouèrent pas assez ou jamais ensemble, condamnant notre futur Président de la République au ghetto des aristocrates adultes des deux sexes, sinon aux amours ancillaires ou vénales.

Plongé dans la médecine de campagne dès le berceau, je n'aurai jamais de mal à m'adapter à tous les milieux, même quand je sombrerai dans la gloire, sauf justement à ceux de la jet-set et de la haute; je m'y sentirai toujours crasseux! Du coup, je n'accueillerai, ni amis inattendus venant briffer à ma mangeoire, ni leurs femmes légitimes dans les lits de l'adultère, dans un appartement cosu du boulevard Saint-Germain, 75006 Paris, sois en bien sûr, Léo¹⁹⁰ !

Rien n'était sous clé à la maison parentale ni chez nos aïeux des deux bords. Nous avons un tel respect pour notre médecin de père que, jamais, il ne nous viendra à l'idée de jeter un coup d'œil subreptice sur les dossiers médicaux de ses malades. Nous avons accès à toutes les bibliothèques. J'ai donc tout lu, pratiquement toujours plusieurs fois, avec le cœur pur et en positivant tout, privilégiant évidemment tout ce qui débouchait sur des aventures, amoureuses ou non, peu importait, du moment qu'elles se terminassent bien. Même encore aujourd'hui, je n'aime pas les histoires tristes dès lors qu'elles n'ont pas le messianisme d'un Hugo ni la profondeur sociale d'un Zola ou d'un Dickens.

A six ans à peine, je commandai une géographie à mon oncle Paul Magneron, le peintre-instituteur à Angers; il me rapporta, à la ferme de la Guérisvais où mes parents avaient pensé nous avoir trouvé un havre contre les bombardements alliés, un magnifique manuel destiné à la classe du certificat d'études de 1937; je me revois, scrutant le planisphère ovalisé qui coloriait en rouge les territoires de l'Empire Colonial français, et décidant que j'apprendrai l'anglais et le latin d'abord, l'espagnol ensuite pour couvrir le monde entier de mes voyages incessants, ce qui s'exécutera pratiquement dès ma quarantaine sonnée, avec un succès dont la raison tient quelque peu à cette initiation enfantine.

A sept ans et en fouinant dans les rayons du haut, mon frère et moi tomberons sur un très beau livre de luxe à tirage limité, traitant des chansons de salle de garde les plus célèbres, illustrées sans aucune censure, mais avec élégance, par des dessins flamboyants qui restent gravés dans ma mémoire. Dire que nous ayons alors compris ce qu'ils sous-tendaient serait exagéré; ils ne m'inspirèrent aucun dégoût, ni aucun désir obsessionnel d'en cultiver les thèmes, mais bien plutôt d'en rire, vu les contorsions des acteurs des deux sexes. Informée par nous en toute candeur, ma mère n'apprécia pas outre mesure notre initiation prématurée mais n'en fit pas six caisses. Un mien cousin devenu carabin emprunta le livre et le perdit; il ne fut pas remplacé et nul ne lui tint rigueur.

Alors que j'allais avoir quinze ans et que mon frère cadet avait une maturité plus avancée que la mienne, mon père me demanda d'arrêter son Aronde sur un bas-côté et nous fit un cours d'initiation sexuelle d'une rare qualité qui augmenta encore d'un étage l'immense admiration inconditionnelle que nous lui portions.

Ce n'est qu'un peu plus tard que j'aurai ma première érection sous la douche et découvrirai par le fait le plaisir par la masturbation.

Je savais tout de la théorie grâce à la lecture précoce de PRÉLUDE CHARNEL¹⁹¹, un livre poétique aussi soft que hard, que je considère toujours comme une pièce essentielle de mon bagage culturel, et d'un petit fascicule plus pédagogique destiné à la civilité puérile et honnête écrit par un certain docteur Besançon dont j'ai perdu la trace¹⁹². Je savais aussi que je resterais un incondicional de TRISTAN ET ISEULT par Joseph Bédier, joliment illustré par Leymarié. Jamais, je ne saurai baratiner les filles pour seulement les peloter: je ne supportais pas l'idée de voir la rupture avant le démarrage de l'approche, pas davantage le corps sans le cœur. Ma sensibilité s'accommodera mal des subtiles finesses de la stratégie amoureuse, - l'art et la science faux-cultistes à la conquête des vrais à jeter ! - mais je me retrouve dans le cinéma de Christian-Jacques et de Michel Deville. Loin d'être un bel indifférent, je devrai tenir compte de l'image du couple parental, exigeant tant sur la beauté que l'intelligence de la femme.

Aujourd'hui, impossible à blaser grâce à ce charmant passé plein de vides, je peux découvrir encore certaines formes de fraîches chaleurs auprès de femmes qui m'auraient terrorisé à seize ans. Seize ans! L'âge où l'on avait le droit de voir enfin certains films exhibant furtivement des seins nus voire des fessiers en vrai, comme AH! LES BELLES BACCHANTES¹⁹³, le premier du genre que je verrai le cœur battant, trois jours avant l'anniversaire fatidique, au cinéma PALACE, derrière le Théâtre d'Angers.

En 1972, le regretté cinéma DELAMBRE de Montparnasse projeta le film regrettablement oublié J'AI MÊME RENCONTRÉ DES TSIGANES HEUREUX¹⁹⁴, pourtant primé à Cannes et, immédiatement après, se convertit au porno soft. Curieux de savoir ce que sous-entendait un sex-western, un ami cinéphile interrogea la caissière, tout en lui faisant connaître son manque d'appétence pour ce type de septième art. Elle connaissait bien son monde et je reprends sa réponse à mon compte: *«Non, docteur, ne dites pas que ça ne vous intéresse pas! Dites que ça ne vous*

intéresse plus ou que ce ne vous intéresse pas encore! ». Un mien collègue et néanmoins cher ami, spécialiste de la question dans les années 75 quand démarrait la sexologie médicale, m'emmena au CHAMPO' voir un film porno japonais assez hard et crade, transformé en une sorte de pamphlet situationniste, et m'affirma que tout le monde voulait savoir comment les autres baisent. Egaleme nt à ce moment-là, Thémouraz Abdoucheli, chef du service de psychiatre à l'hôpital de la Cité Universitaire, qui avait des responsabilités syndicales, me confia que les psychanalystes s'inquiétaient vivement de l'essor de la sexologie, plus expéditive mais parfois aussi plus efficace que les coupures de cheveux en quatre proposées par les disciples de Freud, revisité Lacan ou non.

Comme tout être vivant, j'ai besoin d'érotisme, l'art et la science de l'amour au quotidien, au singulier comme au pluriel. Cette pulsion me porte vers la femme et tout ce qui lui est relié, y compris les hommages que les hommes et la nature lui offrent en permanence pour la valoriser. La détestation - des autres, pas de moi - ne m'inspire pas, non plus que les bas-fonds me portent vers le septième ciel; je ne me sens pas constitutionnellement sadomasochiste versant BHV. L'attraction que j'éprouve pour les femmes n'est pas qu'une retransmission passive de mon visage de narcissé à travers un miroir ou sur un fronton. J'ai cette chance de pouvoir créer moi-même des expressions écrites ou imagées de mon érotisme, dès lors que le sujet me transporte soit dans la satisfaction, soit dans la frustration de mes états amoureux.

J'ai aimé le porno soft soigné d'un FR3 dévergonné sous Giscard. Je mentirais en disant que je n'ai pas eu besoin de la pornographie hard à certaines époques de ma vie, notamment lors de la découverte du cancer de mes parents, donc déjà anciennes, quand il y avait un souci esthétique plus ou moins sincèrement et habilement cultivé dans cet art particulier. Aujourd'hui, elle me dégoûte. Je n'aime l'érotisme que beau, beau, beau, et pas con à la fois, autant que possible indemne de toute agressivité sanglante et de pathologie vénérienne ajoutée, comme Brassens

l'apprit à ses dépens. Je suis confus de dire à cette superbe créature de fiancée du pirate¹⁹⁵, Bernadette Lafont, que les antibiotiques ne guérissent pas tout, et que certaines histoires vécues racontées aux médecins au tréfonds de leurs consultations n'incitent pas à passer à l'acte au nom de la matérialisation de tous les fantasmes.

Écoutez plus tôt cette histoire vraie¹⁹⁶ qui pourrait inspirer Claude Chabrol ou Luis Buñuel en quête du charme de la bourgeoisie à enterrer dans la discrétion...

« Il a le vélo dans le sang, ce sacré gandin libertaire de la Belle Epoque, fan d'Henri Rochefort, qui se destine au notariat mais ne résiste pas à l'idée sympathique de s'aligner à une course Paris-Madrid, avant de s'embourgeoiser définitivement. Il y conduit sa petite reine jusqu'à la Puerta del Sol et finit à une place honorable qu'il arrose au bordel où une Carmencita, qu'on lui souhaite avoir ressemblé à la brune Ava Gardner ou à la blonde Victoria Abril - pourquoi pas les deux? - lui colle une fieffée vérole qui lui pèle le cuir chevelu, un signe qui ne trompe personne¹⁹⁷. Son frère médecin le soigne avec les moyens du temps de LA LANTERNE¹⁹⁸ et le guérit. Mais la maladie est honteuse et l'homme, condamné à porter un bonnet de coton en permanence, s'enterrera dans un sombre office, clerk de notaire seulement, avec une insignifiante de femme à qui il ne fera pas d'enfant. Fin d'une lignée, sans compter les illusions perdues qui servirent toutefois à l'éducation des neveux! Mais, et les nièces dans tout cela? Entre la vérole de l'un et la banqueroute frauduleuse de l'autre, elles s'enterreront aussi, vécurent longtemps et n'eurent jamais d'enfant. »

Aujourd'hui, la SYPHILIS refait surface, comme la tuberculose, et reste une sale maladie qu'on ne sait d'ailleurs parfois plus diagnostiquer faute d'en avoir vu pendant les études de médecine.

Une autre histoire vraie pour vous convaincre et/ou vous choquer?

« Il a le prestige de l'uniforme, ce jeune bachelier au fort tempérament qui sort en héros FFL de la Résistance et va épouser sa jeune marraine de guerre de dix-sept ans au cœur et au corps encore vierges de tout accroc, croyons nous savoir. Le soir de la nuit de noces, il lui offre sa chaude-pisse comme cadeau, et l'hôpital pour une salpingite suppurée comme voyage nuptial. »

C'est vrai, Bernadette l. et vous Nelly k., il n'y avait pas encore les antibiotiques, mais les beaufs seront toujours les mêmes et les grand(e)s comme les petit(e)s duduch(e)s aisément circonvenu(e)s. Il fallait bien qu'il ait attrapé ses gonocoques quelque part, au bordel militaire de campagne probablement ¹⁹⁹.

Ces histoires de chasse, comme nous médecins les appelons, ont pris une autre allure avec le SIDA et autres maladies sexuellement transmissibles encore plus graves que jadis. Je n'ai à donner des leçons de morale à personne, mais il n'est pas douteux que le retour à la notion de fidélité à un seul partenaire n'est pas le fait du hasard ni des seuls intégristes de la Congrégation de la Foi et fanatique du culte marial. Personnellement, je ne suis physiquement fidèle qu'à une seule femme à la fois et je lui demande seulement de me faire savoir loyalement si elle pense faire l'amour avec un autre homme. C'est un postulat exprimé oralement. Qu'elle passe alors à l'acte, même sous latex, et qu'elle m'en informe signeraient la fin définitive à l'amiable d'une rencontre jusque-là agréable. Que je sache, cela ne s'est jamais produit et je suis séronégatif garanti. Je n'ose penser à ce qu'il arriverait si c'était moi qui découvrais un pot aux roses ainsi fanées. Qu'en pensait la jeune suicidée pour cause de SIDA transmis par un homme averti qui n'est rien d'autre qu'une ordure à abattre sans pitié, comme dans un roman de Paul Féval?

Culturellement parlant, je reste lucide et déterminé: mis devant

des situations intimes comme celle du père de la blonde héroïne violée et tuée d'Ingmar Bergman²⁰⁰, vérolée ou non²⁰¹, victime d'une tournante ou non, je suis Bronson et Eastwood en l'occurrence et réglerai l'affaire moi-même par le meurtre par passion glacée. Car c'est la culture qui guide l'instinct animal vers des choix aussi cruciaux entre l'action raisonnée et la réaction impulsive qui font de vous un criminel de droit commun que tout loubard en herbe redoute de devenir un jour, ou un justicier des temps modernes que ce même loubard rêve d'incarner si l'occasion lui est donnée. Combien de paumés n'ai-je pas rencontrés qui rêvaient de Jean Marais en bossu ou de Gary Cooper en shériff solitaire, plutôt que d'Ernst Borgnine ou de Schwarzy et leurs pétoires qui font boumboum-ketchup? Je suis un grand naïf, il est vrai.

De cette culture humaniste, je n'ai jamais été frustré à aucun moment de ma vie, autant pour affronter la merde, le mal et le mauvais, que profiter du beau, du bien et du bon. Un bon médecin est un puits de culture, un puits de culture ne fait pas nécessairement un bon médecin. «SCIENCE SANS CONSCIENCE N'EST QUE RUINE DE L'ÂME». Mon ultime recours dans l'adversité réside dans les trois tomes des «ESSAIS» de Montaigne²⁰² dévorés dès l'âge de quinze ans, que tout individu devrait avoir lus et relus au début de chacune de ses décennies d'âge, sinon tous les soirs à l'heure des vêpres. J'ai été élevé dans la religion catholique apostolique et romaine et, durant toute mon enfance, j'ai été très pieux. Eduqué ensuite par des parpaillots et à la laïque, j'ai expédié toutes les formes extérieures pratiques mais j'ai gardé la foi dans un Dieu le père qui est toujours mon interlocuteur privilégié. J'ai découvert plus tard l'islamisme puis le judaïsme et quelques autres religions encore marginales en France. Je me reconnais dans l'expression rad-soc du laïcisme et si je devais devenir moine, j'irais du côté des bahaïstes dont l'œcuménisme indoeuropéen me plaît. Par dessus tout, je crois à une vie éternelle et à un Paradis hédoniste, un club med débarrassé des seuls faux-culs qui m'auront hérissé la tige pituitaire toute mon existence terrestre durant. Pour être honnête, si ce livre voit le jour, je ne

vois aucun inconvénient à ce que de mes contemporains viennent me contredire en contant mes hauts faits, tant il est possible que je l'ai été moi-même, faux-cul, sans m'en douter. Toutefois, s'il m'est arrivé de me planquer pour éviter les horions ou cacher mon jeu, jamais, à l'inverse des vrais faux-culs, je n'ai travesti des vérités ni colporté des faussetés venimeuses.

J'ai un jour conversé avec l'un de mes maîtres les plus brillants qui ne croit ni à Dieu, ni à Diable, ni au ciel, ni à une autre *vita æterna*. Il n'est pas de l'Académie Française et il doit mettre en forme lui-même l'image valorisante virtuelle qui lui garantira l'immortalité chez les humains, comme perdurent les personnages d'Adam et Eve, Ramsès II et Aristote, Confucius et Sartre, Descartes et Spinoza, Avicenne et Léonard de Vinci, Napoléon et la reine Victoria, Charlemagne et Charles de Gaulle... Dès lors, se posent à ce type de mécréants les problèmes d'une morale existentielle tout au long de leurs parcours terrestres qui leur permette de justifier de plus ou moins de bonne foi - car ils finissent par croire à la véracité de leurs dires - toutes les tricheries qu'ils ne manqueront pas de commettre pour peaufiner leur image léguée à la postérité. Ces créatures-là sont volontiers de la race des prédateurs, tenant plus du rat que du lion, peu portés à rendre à César ce qui lui revient puisqu'ils se veulent idoles auto-déifiées. Qui saura établir, à l'instar de Gregor Mendel pour les petit-pois, le schéma génétique à l'échelle atomique de la Philosophie universelle et ses filles Morale, Ethique et Déontologie, sans lesquelles le monde ne sera jamais autre chose qu'un perpétuel champ de bataille et une boucherie d'Eylau surmultipliée?

Durant toute ma vie d'adolescent de l'après-guerre, je serai souvent traité d'amateur de philosophie fumeuse par des adultes, eux, forgés à l'acier comtien de l'hypperréalisme empirique et attelés à la charrue du paysan labourant la rocaille, ne rêvant jamais à rien d'autre qu'aux moyens de la remplacer par un tracteur Massey-Ferguson sillonnant un champ beauceron. Bien plus tard, je méditerai

longuement sur la réaction d'envie lancinante qu'exprimeront quatre de mes amis de l'orbite anglo-saxonne - une Anglaise, un Danois et un couple de New-Yorkais d'origine juive ashkénaze -, lorsque je leur soulignai l'importance des neuf heures hebdomadaires de philosophie du programme de ma classe de sciences-ex dans la genèse de ma personnalité extravertie. Eux, dont les parcours respectifs dépendirent tant de hasardeux mentors qu'ils trouvèrent à l'université, comprirent mieux pourquoi mon périple international comme ma carrière professorale en médecine avaient rencontré autant de succès apparemment vierges de toute peine, contrairement à leurs expériences personnelles. «*You always look in holidays! Although we know you are workaholic!*» Je voudrais être certain que la bosse des maths permette de remplacer une bonne leçon d'humanisme qui fera d'un pourceau d'Epicure une figure de référence comme l'est toujours le sieur de Montaigne, pour moi déiste, comme pour mon maître agnostique.

A l'un de mes contempteurs qui me raillait sur mon avenir d'intellectuel binoclard, chétif, boutonneux et rédhibitoirement puceau, je répondis qu'un Moreau, Morellus en latin, ne pouvait décemment créer de courant philosophique sui generis, sauf à lui donner l'appellation prétentieusement inepte de... moralisme, à défaut de l'affreux néologisme de morellisme! N'est-ce pas un bel exemple de lucidité? Aussi, pleinement lucide, j'affirme pouvoir continuer de survivre à l'an 2000, jusqu'à ce que me soit donné le feu vert pour rejoindre le parcours intersidéral dont le road-book me sera ouvert sur appel à l'agence de voyage inscrite dans un locus de mes chromosomes et activée par l'anoxie agonique, dès mon dernier souffle expiré. Ceci étant dit, non sans ignorer tout de ce qui m'attend réellement durant la dernière étape de mon aventure terrestre au profil jusque là de montagnes russes...

LA GUERRE DES SENS N'A GUÈRE DE SENS

Tu découvriras que ce sont des sens, d'abord, que nous vient la notion du vrai, et qu'on ne peut récuser leur témoignage. À quoi pourrait-on accorder plus de foi qu'aux sens.

Lucrèce, cité par Montaigne, Essais, II, 12.

Et si cette lucidité n'était que le résultat paradoxal d'une erreur de mes sens abusés? Les insensés ne sentent rien, à la limite ne ressentent rien d'autre que la douleur de les avoir trop tôt perdus, voire de ne les avoir jamais perçus, connus, éprouvés. Les cinq sens anatomo-physiologiques ont toujours été développés, éduqués, mis en alerte chez les Moreau-Chabiron.

DE L'OLFACTION

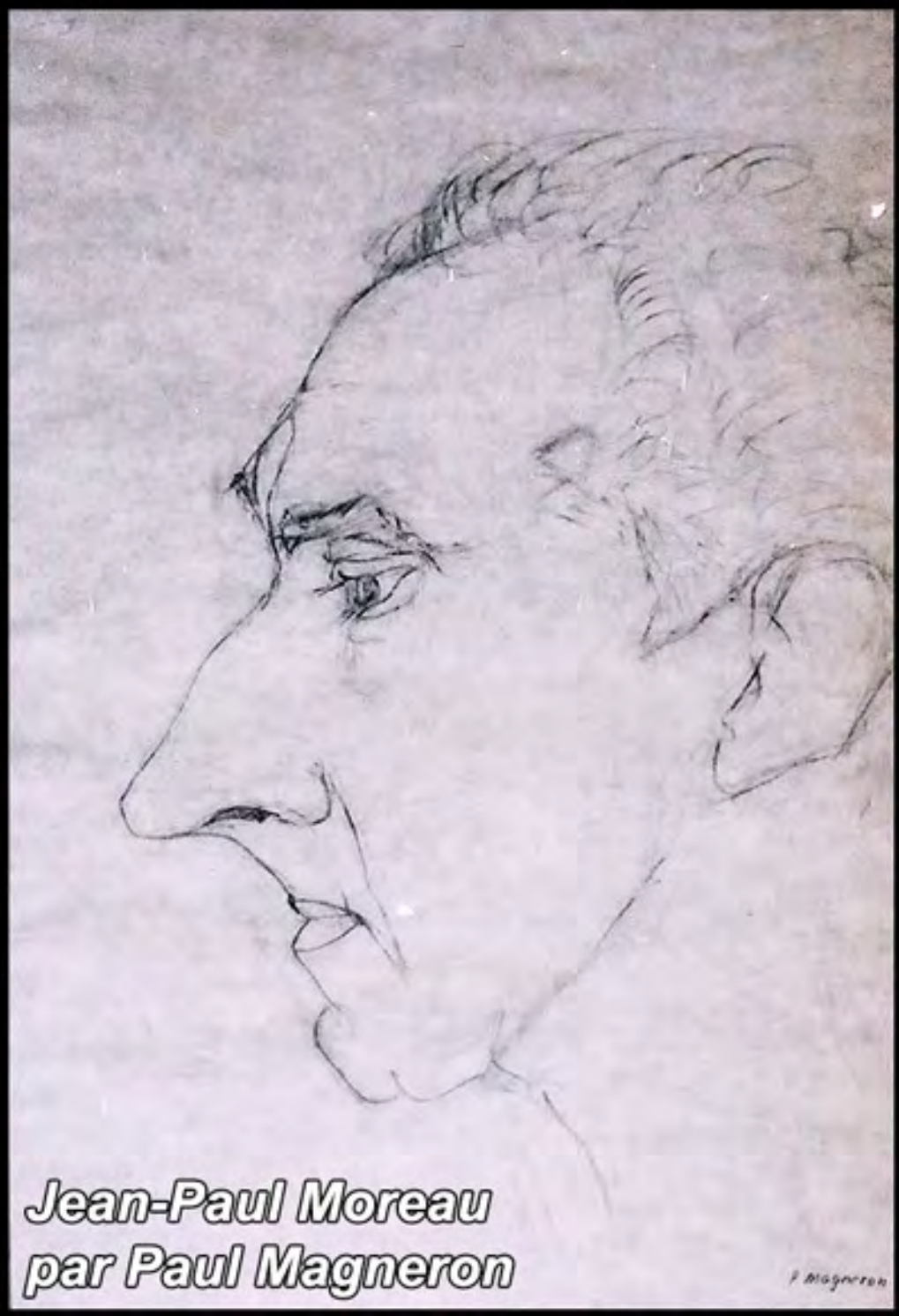
Doukipudonktant?

Raymond Queneau/Zazie²⁰³.

« *Jamais grand nez n'a déparé beau visage* ». **Ma grand-mère dut convaincre son fils que l'immense appendice nasal dont la nature l'avait doté l'apparentait aux Condé dont c'était la devise²⁰⁴**. Mon père avait en effet un vrai nez monumental, un pif, un tarin, un tarbouif, qui occupait un bon tiers de son profil en hauteur, en largeur comme en profondeur... Un nez dont Cyrano de Bergerac n'aurait pas dédaigné la concurrence. Papa s'en serait accommodé s'il n'avait été aussi sensitif aux odeurs de tous ordres. Zeus sait alors jusqu'à quel point la nature est bien plus riche en mauvaises qu'en bonnes. Même la consommation effrénée

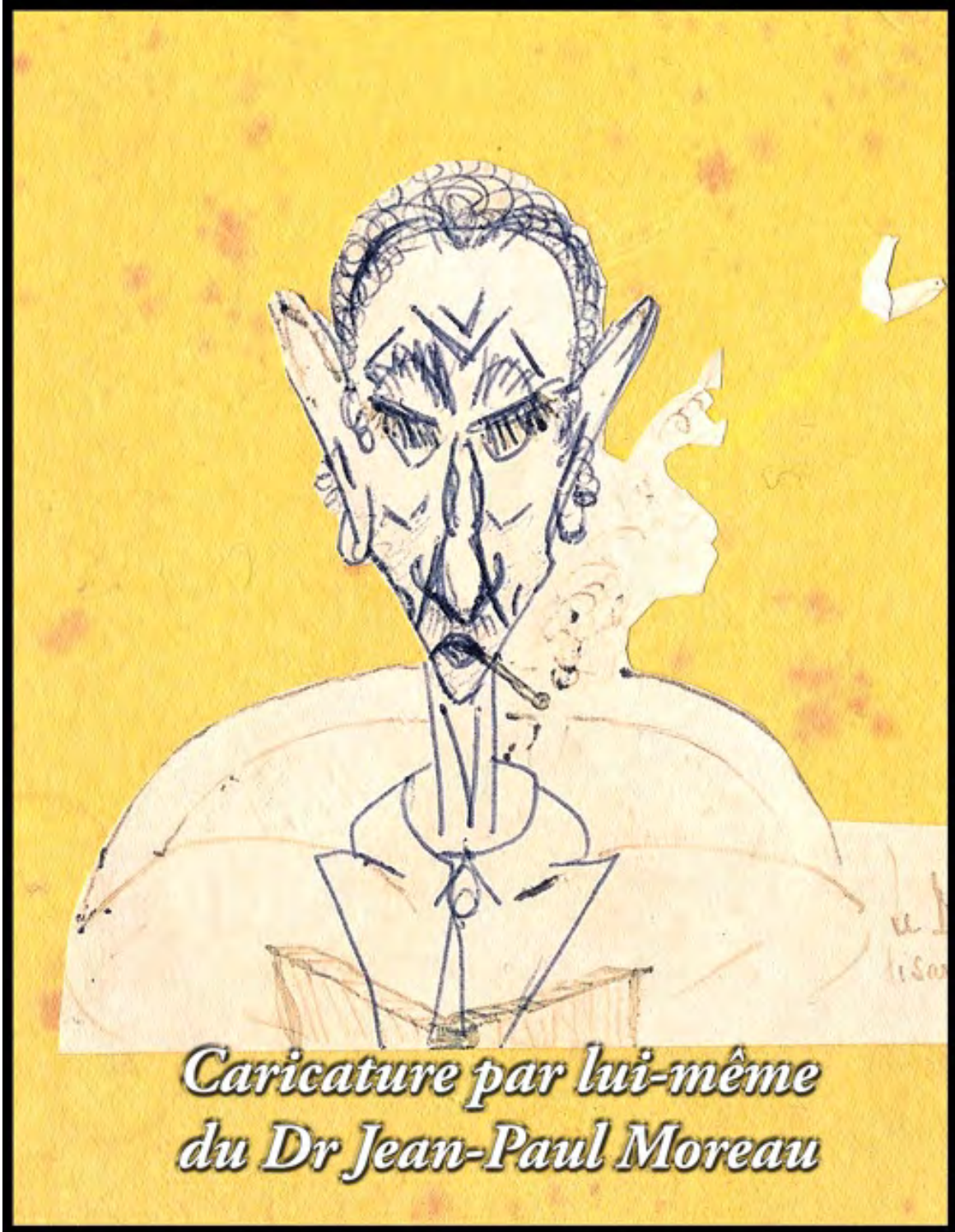
d'herbe à Nicot dont mon père usa et abusa jusqu'à la cinquantaine, - le tabac irrite, anesthésie puis tue la muqueuse nasale et sa riche innervation - ne put altérer ce sens jusqu'à il y a peu méprisé des physiologistes, alors que le nerf olfactif est la première paire crânienne des anatomistes par rang de sortie. Il sentait tout avant tout le monde et expliquait ainsi pourquoi il refusa durant sa vie entière toute compagnie domestique à base de chiens alors qu'il tolérait les chats.





*Jean-Paul Moreau
par Paul Magneron*

P. Magneron



*Caricature par lui-même
du Dr Jean-Paul Moreau*



**Dr JP Moreau
by JFM - 1960**

Tout Moreau avait son parfum attiré dès le premier poil de moustache apparue, legs de notre ascendance mauresque, j'aime à le croire. A OR de Coty du docteur André, avait correspondu HABIT ROUGE de Guerlain du docteur Jean-Paul, qui auraient dû faire une place à l'ENGLISH LAVENDER d'Atkinson du docteur Jean-François, si la rustique Bretagne n'avait promu plutôt l'odeur de la Javel sur le corps et celle du PENTO sur la tignasse de sa mâle jeunesse inspirée par Bobet plutôt que le gominé Elvis Prestley. En PCB, j'en perdis l'habitude récente, car cette odeur là perturbait mes voisins qui sentaient, eux, davantage le cuir de l'écurie que celui de la Russie. Tout jeune homme parfumé s'apparentait à la classe des pédales, même aux yeux des filles évoluées, elles-mêmes le plus souvent aseptisées, même quand c'était loin de BARBOUZE, le parfum de chez Fior favori de Philippe Noiret pour faire oublier le métro à Zazie. Femme élégante et mince, blanche à trente ans, ma mère savait choisir son parfum - CHANT D'ARÔME de Guerlain - parmi les plus subtils, ni mièvres, ni sucrés, que lui sélectionnaient son esthéticienne rennaise. À Grasse, nous avons passé des heures ensemble à nous faire initier à cette alchimie que si peu d'humain(e)s savent manier à leur avantage; ce n'est pas elle qui aurait succombé à la gamme SHALIMAR que seules - et seulement dans leurs boudoirs - les Caucasiennes voluptueusement brunes devraient user pour leurs ensorcelants sortilèges. A la soixantaine bientôt sonnante, aux hasards des duty-frees des aéro-gares, me viendra aux narines la senteur musquée d'AZZARO POUR HOMME, une eau de toilette à l'odeur délectable qui suscitera beaucoup de désapprobation chez mes partenaires américains, d'autant plus que j'y ajoutais un verre de cabernet-sauvignon au business-lunch, symboles sensoriels de la nouvelle incorrection politique. Ils en seraient presque venus à ne plus me piffer, à m'avoir dans le nez, ces gens qui ne pouvaient presque plus me sentir après m'avoir si longtemps apprécié pour la fraîcheur de mon sens de la diplomatie.

Doukipudonktant? se demandait Zazie, qui passa à côté du métro de la place Blanche que tout enfant de la campagne de l'après-guerre voulait connaître parce qu'il transpirait Paris à plein nez. Le métro de

mon enfance sentait bon la vie – donc la sueur - du peuple parisien.

L'odorat est un sens précocement perturbé dans les neuropathies du cerveau antérieur dont le nerf olfactif est une évagination plus qu'un vrai tronc nerveux. On peut s'en passer, tant les odeurs déplaisantes sont courantes en médecine, comme elles le sont dans le métro aux narines délicates. Si l'on n'a jamais eu d'olfaction, on ne sait pas ce qu'on perd. Si vous avez connu le parfum de la Dame en noir, vous en garderez la nostalgie la vie durant. Les touilleurs de merde, les cultivateurs de remugles politiques, les nettoyeurs d'écuries d'Augias, les incendiaires de Suburre et de l'Ergastule exercent des métiers d'homme, comme sont masculins les nostalgiques des feuillées et latrines de l'armée recuites au soleil impitoyable du bled algérien. Les femmes ont le nez plus délicat. Je ne sais pas exactement ce que vaut mon odorat. Il n'existe pas encore d'olfactomètre que l'on pourrait ranger à côté du thermomètre et du baromètre, et sortir de l'armoire en même temps que le pèse-bébé.

Pierre Perret a osé le chanter et je chante avec lui, parce que nous les aimons et que nous n'y voyons pas un défaut : les nègres puent le nègre. J'y ajoute volontiers, LE BLANC PUE LE BLANC, lui, moi comme les autres. Je peux vous l'assurer: ce sont des amis très chers, affreux asiatiques et afro-cubains, qui me l'ont dit, tous de très bonne foi et animés des meilleures intentions à mon égard. Faute d'avoir pu passer à la salle de bain entre un vol transcontinental et un dîner de gala dans une auberge de Tokyo, j'ai failli faire tomber à la renverse d'asphyxie une table de distingués professeurs japonais, tant je transpirais une sueur de coolie transporteur de bagages pesant le double de mon poids corporel; il est vrai qu'ils étaient déjà assis par terre, les talons sous les fesses. Si j'avais l'âge des artères qu'il faut pour cela, je m'investirais dans la recherche par imagerie fonctionnelle de l'olfaction que permet de développer la résonance magnétique; pourquoi pas avec un grant de L'Oréal à durée indéterminée valable dans une université américaine, celle de Nashville, Tennessee, par exemple, pionnière de la caméra à positrons autant que pour son ambiance country? Avec l'amicale collaboration complice des biologistes des phéromones, les hormones qui font qu'on

peut ou qu'on ne peut pas se sentir humain entre humains.